

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

N° 21 - JANVIER / FÉVRIER 2017



Mountain Bike

SAUTE-MOUTON
EN TÊTE DU PELOTON

KONOBA | A SUPernaut | LE DÉ | RIVE |
STURM UND KLANG | NICOLAS KUMMERT | SACHA TOOROP |
LA PREMIÈRE PARTIE | COMMENT JE SUIS DEVENU CRÉATEUR SON |



Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/X

PROPULSE

LE RENDEZ-VOUS DES ARTS DE LA SCÈNE

30 janvier > 03 février 2017

Flagey | Théâtre National | Botanique

www.propulsefestival.be

Festival à destination des professionnels de la culture | Soirées au Botanique accessibles au public



Sybrandus | Fabian Coomans | Amethys Trio | Scherzi Musicali | Sturm und klang | Dimitri Coppe |
Quatuor CoryFeye | Sisters In Crime | Open Slide | Cirque Barbette | Compagnie Victor B. et Théâtre
de Namur | Le Corridor | Kaleidoscope Théâtre asbl | Compagnie What's Up?! et Théâtre National
Wallonie-Bruxelles | Michèle Nguyen | Céline Delbecq | Compagnie de la bête noire | Théâtre des
Goguen (Québec) | Théâtre Magnétique | Dame de Pic, Cie Karine Ponties | Anne Romain | Théâtre des
Crescite (FR) | La Compagnie des Bosons | Arnaud Hoedt et Jérôme Piron, Chantal & Bernadette |
Les Gens de bonne compagnie | Giulia Palermo | Ramdam Collectif | Alain Pierre Tree-Hol | Wajd
Ensemble | Manu Louis | Badi | Rive | Mauvais | Saratoga (Québec) | Les R'tardataires | The
Choolers Division | (run) Sofa | Theo Clark | Thorrax | The Holmes | Sébastien Lacombe (Québec) | Askanyi |
Belgistan | Barbara Wiernik & Nicola Andrioli + Guests | Sébastien Lacombe (Québec) | Askanyi |
Renato Baccarat & UTZ | Sages comme des sauvages | Okon (Anvers) | Yallah Bye feat. Mitsou |
Phoenician Drive | Payne | Bimbo Delice | Wuman | Guli Guli Goulay | Billions of Comrades | Prairie
| Eshnam Dogbatse | Emmanuel Bailly | TheTwo (CH) | Animus Anima | Va à la plage | JF Foliez's
Playground | Taxiidi | Super Ska | Fou Detective | Nuskly & Vaati (FR) | Le Dé | Ligne 81 | Seven | Isha



STELLAR SWAMP

BRUSSELS PSYCH MUSIC FESTIVAL

THE UNDERGROUND YOUTH - GIÖBIA
THE LUCID DEAM - RADAR MEN FROM THE MOON
FENSTER - AH! KOSMOS - RATS ON RAFTS -
MOANING CITIES - PHOENICIAN DRIVE
FRED ALSTADT & JP DE GHEEST MODULAR DRUM PIECE
HYPOCHRISTMUTREEFUZZ - BODA BODA

CONCERTS - PERFORMANCES - CINEMA - EXTRAS
EDEN (17.02) - ATELIER 210 (3.03) - MAGASIN 4 (4.03)

MAGASIN4 A210 edgn CINEMA GALERIES  FEDERATION WALLONIE-BRUXELLES  VECTEUR

APRÈS ALICE ON THE ROOF, LOÏC NOTTET, GIRLS IN HAWAII,
STROMAE, GREAT MOUTAIN FIRE, GRANGEORGE, ...

QUI SERONT LES LAURÉATS 2016 ?

Rendez-vous le 26 janvier dès 20h05
en direct sur LaDeux !

PLUS D'INFOS SUR rtbf.be/dma

DIBELS MUSIC AWARDS

/2ÈME ÉDITION/



LA PREMIÈRE



LARSEN

CONSEIL DE LA MUSIQUE
Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail:
larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction:
première lettre du
prénom.nom@conseil-
delamusique.be

RÉDACTION

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction

Nicolas Alsteen
Julien Chanet
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction

François-Xavier Descamps

Rédacteurs

Nicolas Alsteen
François-Xavier Descamps

Collaborateurs

Serge Coosemans
Ayrton Desimpelaere
Isabelle Françaix
Elsa de Lacerda
Véronique Laurent
Luc Lorfèvre
Rafal Naczyk
Jacques Prouvost
David Salomonowicz
Didier Stiers
Benjamin Tollet

Correcteurs

Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture

© Laurent Grenier /
Boris Gortz

PROMOTION & DIFFUSION

François-Xavier Descamps

ABONNEMENT

Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél.: 02 550 13 20

CONCEPTION GRAPHIQUE

Mikan

Impression

Graphius

Prochain numéro

Mars 2017



Édito

Cette nouvelle année débute avec *La Semaine du Son*, une initiative salutaire qui s'adresse annuellement aux professionnels et amateurs des questions sonores, qu'elles soient environnementale, sociétale, médicale, économique ou encore culturelle. *Larsen* en profite pour s'intéresser à une courante, mais fâcheuse, pratique: celle du recours à la compression du son, en radio, sur scène ou en studio. Une tendance qui oblige le public à porter des bouchons d'oreilles pendant les concerts et qui, à moyen terme, rendrait l'oreille paresseuse.

Un son, c'est aussi le graal recherché par chaque groupe, chaque musicien. Qu'il soit heavy avec A Supernaut, électro-pop (mais classe et incluable) avec Konoba ou qu'il revisite la tradition musicale tunisienne avec Bargou 08.

Tous ces artistes ne demandent qu'à être vus ou entendus... par vous! Un pari difficile dans un monde où le mainstream et l'économie prédominent. Cette tendance pourrait pourtant s'inverser si on rendait aux quotas des radios leur objectif premier: faire écouter au public des nouveaux venus. Dans le même ordre d'idée, en misant sur la découverte, les premières parties des concerts ont également leur rôle à jouer.

En 2017, faisons montre de plus d'audace et prenons plus de risques! C'est aussi ce qu'expliquait avec beaucoup de pertinence Jacques Chancel au magazine *L'Internaute*: *ne donnons pas au (télé)spectateur ce qu'il aime, mais ce qu'il pourrait aimer...*

Bonne lecture

Claire Monville

Sommaire

CONCOURS

Larsen vous offre 3x1 tickets combi, valable pour les 2 soirées du festival Stellar Swamp (le 3.03 à l'Atelier 210 à Bruxelles et le 4.03 au Magasin 4 à Bruxelles). Pour remporter 1 ticket, soyez le /la plus rapide à envoyer un mail à larsen@conseildelamusique.be.

OUVERTURE

4X4 **Suarez** P.4
EN VRAC P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN **Mountain Bike** P.8
RENCONTRE **A Supernaut** P.11
RENCONTRE **La Jérôme** P.12
RENCONTRE **Rive** P.13
RENCONTRE **Le Dé** P.14
RENCONTRE **Konoba** P.15
RENCONTRE **Sturm und Klang** P.16
RENCONTRE **Aton' & Armide** P.17
RENCONTRE **Bargou 08** P.18
RENCONTRE **Nicolas Kummert** P.19
TRAJECTOIRE **Sacha Toorop** P.20

ZOOM

La première partie P.22
Comment je suis devenu créateur son P.24

ARTICLES

APERÇUS **Honda Competition / La Semaine du Son** P.27
DÉCRYPTAGE **Sur le front de la Guerre au Volume** P.28
LE.COM **La presse écrite musicale: born to be alive** P.30
IN SITU **Water Moulin** P.32
POURQUOI? **L'Entrepôt et le métal?** P.36
VUE DE FLANDRE **Zimmerman** P.37

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.34-35
LISTE DES SORTIES P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE **Chez Lionel Meunier** P.38
C'ÉTAIT LE... **1^{er} avril 1978** P.39



De retour dans le fauteuil de *The Voice Belgique*, Marc Pinilla ne rate pas le *coach* de la sixième saison du télé-crochet. En marge du petit écran, c'est en studio que le leader de Suarez s'épanouit pleinement. En plein enregistrement, il finalise actuellement les dix chansons du prochain album de sa formation. Quelques semaines avant la sortie du nouveau *Ni rancœur, ni colère*, le chanteur nous raconte sa vie en musique. Retour sur quatre disques importants, tous piochés sur sa ligne du temps.

NICOLAS ALSTEEN

www.suarezlegroupe.be

Erratum

Dans le numéro 20 de Larsen et l'article consacré au Trio Grande, il fallait bien sûr lire Trio Grande et non Trio Bravo comme nous l'avons mentionné par erreur. Encore toutes nos excuses au Trio Grande.

4X4

Suarez



Elton John
The Very Best of
Polygram (1990)

À 9 ans, j'écoutais : *The Very Best of d'Elton John* (Polygram)

C'est en me promenant dans une grande surface avec mes parents que j'ai choisi ce disque dans les rayons. Je n'avais aucune raison de prendre celui-ci en particulier. La découverte d'Elton John est donc arrivée comme ça, par hasard. Ce *Very Best of*, c'est d'abord l'histoire de ma première chaîne hi-fi avec lecteur CD intégré. J'ai usé cette compilation jusqu'à l'épuisement. Je connais encore les enchaînements par cœur : *Your Song, Rocket Man, Honky Cat, Crocodile Rock...* Elton John est ma première référence musicale. Pour moi, c'est d'abord un grand mélodiste. Bien plus tard, j'ai partagé cette Elton-mania avec Dada Ravalison, un musicien malgache qui, depuis, m'accompagne dans l'aventure Suarez. L'envie d'écrire des chansons qui restent en tête tient, en grande partie, à cette référence commune. Sur la compile, Elton John revisite aussi *Lucy in the Sky with Diamonds*. Je connaissais la version originale : il y avait un exemplaire de *Sgt. Pepper's* à la maison. Mais je n'ai compris cet album que bien plus tard. Gamin, je trouvais ça indigeste. Par la suite, j'ai compris à quel point ce disque des Beatles était en avance sur son temps.



Radiohead
OK Computer
Parlophone/EMI (1997)

À 18 ans, j'écoutais : *OK Computer* de Radiohead (Parlophone/EMI)

Comme beaucoup d'adolescents de ma génération, j'ai appris à jouer de la guitare en me frottant au répertoire de Nirvana. C'est mon introduction au rock. Mais j'étais bien plus rêveur que rebelle. Je me suis vite détourné des guitares agressives en découvrant la finesse de Radiohead. J'appréciais déjà les tubes *Creep* et *Just* mais, sur album, j'arrive réellement au groupe via *OK Computer*. Intérieurement parlant, j'ai énormément voyagé au contact de ce disque. Radiohead est le nom pour lequel j'ai acheté mon premier ticket pour un festival d'été. C'était Rock Torhout 1997. Je me souviens des concerts de Silverchair, Skunk Anansie, Smashing Pumpkins ou The Prodigy. Évidemment, le clou du spectacle, c'était la performance de Thom Yorke. Je n'ai jamais essayé de composer un morceau « à la Radiohead ». J'en suis incapable. C'est aussi pour ça que ce groupe me fait rêver.



John Mayer
Continuum
Aware Records (2006)

À 27 ans, j'écoutais : *Continuum* de John Mayer (Aware Records)

Après Radiohead, je me suis plongé dans Phoenix. Je connais la discographie du groupe français sur le bout des doigts. Quand j'écoute leurs albums, je me dis toujours que ça vieillit particulièrement bien. J'ai la même impression quand je reviens sur les productions de John Mayer, un artiste américain bercé par le blues, les musiques folk et soul. L'album *Continuum* s'ouvre avec le morceau *Waiting on the World to Change*. Si on traduit ce titre mot à mot, on aperçoit les débuts de Suarez avec le single *On attend (que le monde change)*. John Mayer m'a énormément inspiré. Au niveau de la mélodie, il frise la perfection. Par ailleurs, c'est un guitariste virtuose. Il parvient à placer un solo de gratte dans chaque titre, sans que ce soit grandiloquent ou prétentieux. L'album *Continuum* est irréprochable : il est bourré de morceaux que tout le monde peut chanter. Il n'y a rien à jeter.



Alice on the roof
Higher
Label Et Labet (2016)

À 36 ans, j'écoutais : *Higher* d'Alice on the roof (Label Et Labet)

Aujourd'hui, à l'ère de Spotify, c'est l'hégémonie du titre unique. Sur les réseaux sociaux, je consomme des milliers de singles. Par contre, je n'écoute plus un album en entier comme je le faisais auparavant. Là, si je dois en retenir un, c'est *Higher* que j'ai écrit et composé en compagnie d'Alice on the roof. Cet album a changé ma vie : il est arrivé à un moment où je ressentais le besoin de m'éclipser, de méloigner de l'exposition médiatique. Que ce soit avec Suarez ou sur le plateau de l'émission *The Voice*, je me suis souvent retrouvé en première ligne. Ici, j'ai eu l'occasion de vivre le succès d'Alice de près, tout en restant planqué dans l'atelier de fabrication des chansons. Cela étant, le mérite lui revient entièrement. Moi, je n'étais qu'un maillon de la chaîne. Mais avoir le début de carrière d'une artiste entre mes mains, c'était un solide défi. Ce disque m'a aussi donné l'opportunité d'approfondir mes connaissances dans le domaine de la production. Techniquement, j'ai appris à construire des chansons autrement. Ce sont des trucs et astuces que je vais mettre à profit sur le prochain album de Suarez.

VRAC

STROMAE ENCORE ET TOUJOURS...

Notre héros national a coréalisé le dernier clip de la française Yael Naïm. Les images accompagnent donc le morceau *Coward*, dans lequel on peut suivre les tribulations d'une super-héroïne vieillissante. Une nouvelle direction pour le chanteur qui a récemment déclaré ne plus avoir du tout envie de chanter et ce, pour un bon moment. Sans pour autant arrêter ses activités artistiques ni la musique... mais dans un autre registre donc. À la prochaine, Stromae!

STROMAE ENCORE ET TOUJOURS (2^{ÈME} PARTIE)

Chaque année, l'Académie française remet des prix, dans tous les domaines de la culture, à des personnalités mettant la langue française à l'honneur. Stromae a ainsi reçu la Grande médaille de la francophonie. Il serait *le seul chanteur de sa génération qui soit mondialement connu et qui sache mettre à l'honneur notre langue dans ses textes en s'adressant à un public de jeunes, habitués à n'écouter que des chansons en langue anglaise*, a souligné l'Académicien et ancien ministre de l'Éducation, Xavier Darcos. Stromae n'a pas été le seul chanteur honoré par l'institution parisienne. Car parmi la soixantaine de prix décernés cette année, le chanteur Jean-Jacques Goldman a quant à lui reçu la Grande médaille de la chanson française aux côtés de nombreux auteurs ou romanciers. Prestigieux donc.

THE QUEEN ELISABETH GOES CELLO

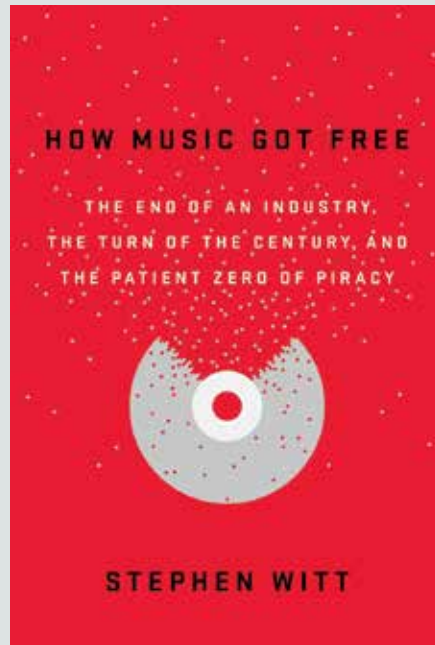
Vous êtes violoncelliste, de formation classique, vous avez entre 18 et 29 ans et êtes prêt à vous lancer dans une carrière internationale? Inscrivez-vous et participez à la toute première session du Concours Reine Élisabeth de Violoncelle! Nouveauté: l'inscription se fait entièrement en ligne. La date limite d'inscription est fixée au mercredi 11 janvier 2017.

www.cmireb.be

TAX SHELTER « ARTS DE LA SCÈNE »

Oui mais non

Ce projet de loi n'est pas encore définitivement adopté mais la dernière version indique que les musiques non classiques... ne seraient pas admissibles au mécanisme fiscal! Seules les musiques classiques et l'opéra seraient donc admis. Une mauvaise nouvelle pour les opérateurs des musiques non classiques? Larsen y reviendra.



MP3 KILLED THE RADIO STARS

Ou: Comment la musique est devenue gratuite

How music got free, c'est le titre de l'essai de l'américain Stephen Witt qui retrace l'ascension du MP3, à l'assaut de l'industrie du disque: comment il est venu, comment il a vaincu... et comment les pontes du secteur n'ont rien vu. Un livre bâti comme un roman, qui croise le destin de trois personnages aux origines de la révolution technologique qui a décimé le disque traditionnel: Karlheinz Brandenburg, l'ingénieur allemand qui a inventé le format et qui s'est vu refuser par les majors l'usage d'un support jugé « sans intérêt»; Dell Glover, employé dans l'une des plus importantes usines de pressage de CD aux États-Unis, il a pendant des années alimenté en masse les plateformes de téléchargement illégal en faisant « sortir » de l'usine des disques pas encore mis sur le marché; et enfin Doug Morris, le patron de Warner Music puis d'Universal, aujourd'hui symbole des erreurs commises alors par une industrie bouffée par le fric et un sentiment de toute puissance.

Stephen Witt, À l'assaut de l'empire du disque (Quand toute une génération commet le même crime), Castor Music.

VERDUR ROCK

L'automne d'un festival

C'est officiel, le Verdur Rock n'est plus. Le collège communal de la ville de Namur a décidé de ne plus investir dans ce rendez-vous annuel, à l'agenda de la cité depuis pourtant plus de 30 ans! Le plus vieux festival de Wallonie fera dès lors place à un nouveau tremplin pour jeunes talents et à diverses activités destinées à occuper les adolescents namurois durant la semaine blanche du mois de juin. Les feuilles mortes se ramassent à la pelle... les souvenirs et les regrets aussi.

RED BULL ELEKTROPEDIA AWARDS

Les ailes de la gloire

Les Red Bull Elektropedia Awards récompensent chaque année la crème de la scène électronique belge. Le rappeur Roméo Elvis s'est imposé dans trois catégories, dont celle de meilleur album avec *Morale*. Outre ce prix, l'Elvis francophone s'est également emparé des catégories « meilleure performance live » et « meilleur urban act belge ». Voilà de quoi lui faire pousser des ailes. Le Festival de Dour Festival est plébiscité pour la deuxième année consécutive comme « meilleur festival ». La cérémonie a également mis à l'honneur Lefto (« best radio »). Pour info, 21.781 personnes ont voté pour cette édition, un record à l'occasion de cette sixième édition dont les résultats sont issus pour moitié du vote du public et pour moitié du vote de professionnels.



CÉRÉMONIE DES DIAPASONS D'OR 2016

Le 23 novembre dernier se déroulait la traditionnelle cérémonie des Diapason d'Or (récompenses attribuées par le mensuel français Diapason à une sélection d'enregistrements). Cette soirée, diffusée en direct sur France Musique, a vu seize enregistrements être récompensés. Des musiciens et techniciens de la Fédération Wallonie-Bruxelles s'y sont distingués, et tous pour le même enregistrement, à savoir des œuvres de Ludwig van Beethoven, *Sonates pour violon n°9 «Kreutzer», 4 et 2* (chez Alpha); il s'agit bien sûr de Lorenzo Gatto, Julien Libeer et Aline Blondiau, respectivement dans les catégories «musique de chambre» et «meilleure prise de son» pour A. Blondiau. Bravo à eux !

COULEUR CAFÉ

Ça y est, on déménage!

Le Festival Couleur Café quitte définitivement Tour et Taxis pour prendre ses quartiers sur le plateau du Heysel, au pied de l'Atomium, et ce dès 2017. La scène principale se situera le long de l'Avenue de Madrid et sera orientée en direction des Palais d'Exposition, le Théâtre de Verdure accueillera lui aussi les festivaliers et le camping sera quant à lui situé du côté du parking C. Un accord entériné donc par le collège de la Ville de Bruxelles après que les organisateurs aient revu leur copie en matière d'implantation en vue de limiter l'impact de la manifestation sur la vie des riverains et sur les espaces verts du Parc d'Osssegem. Rendez-vous en juillet pour la pendaison de crémaillère.

DEMAIN, C'EST AUJOURD'HUI

De la musique composée via un algorithme

Début décembre, à Paris, se déroulait la Digital Tech Conference, un grand raout des nouvelles technologies où l'on y découvre de nouvelles tendances, notamment en termes d'intelligence artificielle. François Pachet, le directeur du laboratoire Sony CSL, avait publié le résultat de ses recherches en septembre dernier et mis en ligne une (vilaine) chanson des «Beatles - Al», entièrement composée par un algorithme donc. *C'est un algorithme de «Machine Learning», nous lui donnons des exemples, ici des partitions (13.000 chansons). L'algorithme est capable d'analyser ces chansons et de trouver des régularités, puis de faire du sampling pour générer une nouvelle chanson. Nous arrivons donc à créer de nouvelles partitions, mais aussi de nouvelles orchestrations. Nous avons une autre base de données sur des fichiers audio d'accompagnement musical, le système est capable de générer un accompagnement ou une orchestration pour une partition.* Le futur fait parfois un peu mal aux oreilles.

Interview à découvrir ici : www.blogdumoderateur.com/place-algorithmes-ai-musique-art

Et écoutez les deux morceaux écrits à la sauce algorithmique.

UN NOUVEAU DÉCRET et de nouvelles dispositions

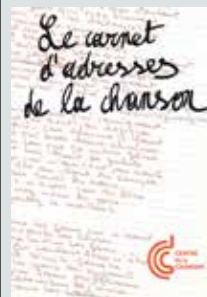
Le 12 octobre 2016, le décret-cadre relatif à la reconnaissance et au subventionnement du secteur professionnel des Arts de la Scène a été modifié par le Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Cette modification implique des changements dans les dispositifs d'aide dans le secteur des musiques, qui sont consultables ici : www.creationartistique.cfwb.be

PURE FM CONTINUE SA MUE

Bernard Dobbelaar a été nommé au poste nouvellement créé, de chef éditorial de la radio Pure FM. Jusqu'ici «Head of Music» de Classic 21, le programmateur musical et DJ entrera en fonction dans les prochaines semaines.

UN 2^{ème} PRIX AU CONCOURS CITTÀ DI PORCIA

Jean Xhonneux, originaire de Montzen (près de Welkenraedt) s'est frotté à plus de trente musiciens issus du monde entier qui, tous, se sont présentés au 27^e Concorso Internazionale «Città di Porcia», une compétition italienne très prestigieuse pour les joueurs de tuba. Un concours en plusieurs épreuves : une éliminatoire, une demi-finale et une «double» finale, l'une avec accompagnement de piano et l'autre avec un grand orchestre symphonique ! Jean Xhonneux a 26 ans et est diplômé en Bachelier et en Master au Conservatoire de Maasricht.



ON CONNAÎT LA CHANSON (EN FRANCE)

Le carnet d'adresses de la chanson répertorie près de 2.000 contacts répartis en 4 catégories : les lieux de diffusion (bars, cafés-concerts, salles municipales, ...), les festivals, les tremplins et concours, les réseaux et ressources. Une version papier était disponible depuis mai 2015 et depuis quelques mois, une version numérique est accessible sur le site du Centre de la Chanson. Utile pour se produire en France.

www.centredelachanson.com



VOUS ÊTES NÉ LE MÊME JOUR QU'ELVIS

... et vous ne le saviez pas ?

Un almanach pop-rock ? C'est une manière ludique de découvrir l'arrière-boutique de la grande histoire du rock. Éric Laforge (animateur sur Classic 21) vous propose, pour chaque jour de l'année, différentes rubriques : le disque à écouter, la citation du jour, les naissances, c'est aussi arrivé le même jour... Plus de 3.000 informations, parfois très insolites, à découvrir sur le rock, la pop, le blues ou le R&B.

Éric Laforge, *Almanach Pop Rock*, RTBF/Éd. Racine

DIS, TON LABEL «AVEC» OU SANS CYPRES ?

«Avec» est le fruit de la rencontre des univers du compositeur Pierre-Adrien Charpy, de la soprano Raphaële Kennedy et de la photographe vidéaste Isabelle Françaix. Une collection du label Cypres qui développera les rapports entre musique et image, l'art de la métamorphose. La création y côtoiera le répertoire des musiques anciennes et traditionnelles pour un dialogue entre les disciplines artistiques. «Avec» propose des chemins d'écoute hors des territoires connus, le long d'itinéraires balisés par les mots de Didier Lamare, autour du rêve commun de trois artistes français et d'un raconteur.



DÉCÈS DE STÉPHANE KARO

C'est le label Crammed qui l'annonçait sur sa page facebook mi-novembre. *Très tristes d'annoncer que Stéphane Karo nous a quittés hier. Ami très cher, il a été associé au label depuis ses débuts, d'abord avec son groupe Des Airs, puis en tant que co-inventeur, directeur musical et manager de Taraf de Haïdouks, Koçani Orkestar et Mahala Rai Banda. C'était quelqu'un d'extraordinaire.* D'autres témoignages ont émaillé la toile, on retiendra encore ces mots : un homme extraordinaire et visionnaire.

BIENVENUE SUR LA PLANÈTE MARS

Mons Arts de la Scène (mars), c'est bien le nom qui a été choisi pour succéder à la dénomination Le Manège. Nouveau nom, nouvelles ambitions et ce, après une année 2016 mouvementée et exploitée à budget réduit (et avec réduction de personnel). Un changement qui ne sera pas *purement esthétique* comme le souligne son nouveau directeur Philippe Degeneffe, pour lequel l'image de l'institution ne correspond plus à la réalité, moins centrée sur le théâtre. mars c'est aujourd'hui 6 lieux comptabilisant en tout 10 espaces. C'est également un budget de 7 millions d'euros, dont 57% consacrés à l'artistique. Notons encore que la relation structurelle qui liait le Manège Mons au Manège Maubeuge prend également fin mais que des collaborations sont toujours à l'ordre du jour.

OUTHERE MUSIC ACQUIERT HATHUT RECORDS

Outhere Music est aujourd'hui l'heureux propriétaire du label de jazz et de musique contemporaine HatHut Records. Un précieux catalogue comprenant plus de 500 références produites depuis plus de 40 ans et où figurent des compositeurs réputés tels que John Cage, Morton Feldman, Giacinto Scelsi et des interprètes aussi prestigieux que Paul Bley, Anthony Braxton, Steve Lacy, Joe McPhee ou Cecil Taylor. Le fondateur historique du label, Werner X. Uehlinger, travaillera en étroite collaboration avec le groupe Outhere Music, afin de préserver l'esprit et l'identité de la maison. Douze à seize nouvelles sorties sont prévues annuellement. Notons également le rapprochement entre Outhere et le fameux label Linn Records et encore qu'Alpha a été nommé label de l'Année 2016 par le magazine Classica.

LE VECTEUR PLONGE DANS LE NOIR

Lancées il y a plusieurs années par l'Atelier210 (Bruxelles), les Blackout sessions plongeront désormais le Beursschouwburg (Bruxelles) et le Vecteur (Charleroi) dans le noir complet. La formule est simplissime : on vient s'asseoir dans la salle pour écouter un seul et unique album, en entier et dans l'obscurité totale. Un seul critère de sélection, il faut que ce soit un classique du genre et qu'il soit appréciable de la première à la dernière piste. Premiers rendez-vous en 2017 au Vecteur avec le 3 janvier l'album éponyme de TC Matic et le 7 février, c'est Straight Outta Compton des N.W.A.



IT'S A WUMAN'S WORLD

Concours Circuit 2016

Le Concours Circuit 2016, c'est fini. 5 groupes se sont affrontés au Botanique en décembre 2016 pour la finale et c'est WUMAN qui s'est imposé devant Glass Museum, deuxième prix de cette édition. Boda Boda ne repart pas les mains vides, engrangeant quelques prix coups de cœur. Monolithe Noir se produira quant à lui au Dour Festival. À bientôt sur les scènes de la Fédération Wallonie-Bruxelles !

SUCCÈS POUR REFUGEES FOR REFUGEES

Le CD *Amerli* de Refugees for Refugees se trouve en tête du Transglobal World Music Chart (le « hit-parade » des musiques du monde) et ce, pour les mois de juillet, d'août et de septembre 2016. Il s'agit d'un classement établi par des journalistes spécialisés dans les musiques du monde et par des producteurs radio du monde entier. Le disque est également toujours très bien positionné dans les World Music Charts Europe dont le jury est composé de producteurs de radios nationales européennes.

SABAM AWARDS

La deuxième édition francophone des Sabam Awards s'est tenue au Wolubilis (Woluwe-Saint-Lambert), le 5 décembre 2016. Ces récompenses (2.000 euros par catégorie) visent à mettre en lumière le *meilleur des créateurs membres de la Sabam*, dans toutes les disciplines artistiques qui composent son répertoire : la musique, l'audiovisuel, les arts plastiques, les arts de la scène et la littérature. Comme les années précédentes, la SABAM décernera encore deux Jazz Awards au cours d'une autre cérémonie.

Voici les lauréats pour les catégories liées à la « musique » :

Arts de la Scène - Compositeur / **Rodolphe Coster** - *Stroke*
Chanson Française / **Nicolas Michaux**
Jeune Public / **André Borbé** - *Les tympanes pimpants*
Musique Contemporaine / **Jean-Marie Rens**
Musique de Film / **Manuel Roland et Cyrille de Haes** - *Parasol* de Valéry Rosier
Musiques du Monde / **Utz**
Musiques Électroniques / **GoldFFinch**
Musiques Urbaines / **Caballero** et **JeanJass**
Rock-Pop-Folk / **Alaska Gold Rush**

PARCOURS D'ARTISTES!

FrancoFaune lancera en janvier une nouvelle saison de Parcours FrancoFaune. Il s'agit d'un dispositif d'accompagnement d'artistes, orienté vers la scène, avec notamment une résidence et une programmation au Festival FrancoFaune 2017. Les inscriptions sont ouvertes aux groupes belges chantant en français, jusqu'au 15 janvier 2017 sur www.francofaune.be.



© Laurent Grenier - Boris Gortz

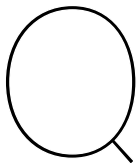
ENTRETIEN

Mountain Bike

SAUTE-MOUTON EN TÊTE DU PELOTON

Vainqueur surprise d'une première étape emmenée au sprint, Mountain Bike se remet en selle avec *Too Sorry For Any Sorrow*, un deuxième album capable de dynamiter la course au moindre coup de pédale. Flanqué d'un mouton sur sa pochette, le disque s'écoute en boucle et frise la perfection. À travers des chansons limpides et quelques plans ultra pop, Mountain Bike s'invente un autre ton. Moins badin, plus malin. Cette fois, le groupe bruxellois tombe le maillot, lève le masque et ouvre son cœur en grand. Entre sentiments à double tranchant et désillusions contemporaines, les guitares se branchent sur un circuit alternatif qui a fait ses preuves. De Beck à Deerhunter en passant par Mac DeMarco, Pavement ou Granddaddy, *Too Sorry For Any Sorrow* inscrit ses mélodies dans une lignée cool et distinguée. L'électricité comme seule force motrice, Mountain Bike s'impose sur la ligne d'arrivée. Sans tricher, avec panache.

NICOLAS ALSTEEN



Quand votre premier album est sorti, le nom de Mountain Bike était associé à la scène rock garage. À l'heure du deuxième essai, cette étiquette ne colle plus aussi bien à votre musique. *Too Sorry For Any Sorrow* est plus ouvertement pop. À quoi correspond cette évolution ?

Étienne Marsal (guitare, chant) : Nous assumons davantage nos racines musicales. À l'époque du premier album, nous avions tendance à cacher nos faiblesses derrière de grosses guitares fuzz. Pour surmonter ces petits subterfuges, il fallait nécessairement s'améliorer d'un point de vue technique, mais aussi mieux se connaître sur le plan humain. Il ne faut pas oublier qu'entre notre toute première répétition et la sortie de l'album *Mountain Bike*, on se côtoyait depuis moins de douze mois.

Aurélien Auchain (guitare) : Cette fois, notre démarche est plus naturelle, mieux organisée. Nous sommes décomplexés. Surtout, nous avons du recul par rapport au premier album...

Charles-Antoine Vanderborcht (batterie) : Nos premiers titres ont été enregistrés à l'arrache. C'est sans doute ça qui leur donne cet aspect cracra, ce côté rock garage. Pourtant, dans les faits, ce sont des chansons pop déguisées. Sur le nouvel album, l'évidence mélodique des morceaux est renforcée par une production plus sophistiquée.

À qui devez-vous cette production ?

C.-A.V. : À un moment, il avait été question de collaborer avec l'ingé-son Nicolas Vernhes (*Animal Collective*, *Deerhunter*, *Dirty Projectors* - *ndlr*) mais le plan est rapidement tombé à l'eau. Par la suite, nous avons eu un excellent contact avec Rob Schnapf (Beck, Ducktails, Elliott Smith). Il souhaitait produire l'album. Mais, pour ses services, il nous demandait 1.500 dollars par titre. Ce qui, financièrement, est injouable pour un groupe comme Mountain Bike. Par chance, Aurélien possède d'excellentes connaissances techniques. Il produit régulièrement des disques pour les autres. Il s'est donc occupé de notre son. Son travail vient souligner une démarche artisanale à laquelle on tient énormément.

E.M. : Au final, nous avons enregistré ce disque à notre façon. Sans contrainte ni obligation. Pour le mixage, on s'est tourné vers Staf Verbeeck, le gars qui a posé les doigts sur les premières maquettes de dEUS et sur les derniers albums de BRNS ou Madensuyu. *Too Sorry For Any Sorrow* est une production locale. C'est du 100 % "made in Belgium". Pour l'essentiel, tout a été enregistré entre Rumes, près de Tournai, et Forest, en région bruxelloise.

Enregistrer ce disque à la maison, c'était une nécessité ?

C.-A.V. : Le truc, c'est que nous avons besoin de temps pour composer. Nous ne sommes pas à l'aise avec un chrono dans le dos, les cadres rigides imposés par un studio d'enregistrement, ça nous convient moyennement. Rumes, c'est chez moi. Mes parents habitent là-bas. S'installer sur place, c'était synonyme de liberté. On vivait en communauté. On prenait des pauses de midi avec les bons petits plats de papa et maman. C'était vraiment confortable. Il y a quelques exceptions à ce mode de fonctionnement. Le morceau *Absolutely*, par exemple, a vu le jour à Beersel, au studio Pyramide. Nous avons également mis trois titres en boîte chez les copains flamands du Double Veterans, dans la banlieue anversoise.

En marge de Mountain Bike, vous êtes, pour la plupart, impliqués dans d'autres projets musicaux... Comment s'aménage cette cohabitation ?

A.A. : Mountain Bike est arrivé dans nos vies comme un projet parallèle. À l'époque, aucun de nous ne pouvait imaginer l'ampleur qu'allait prendre ce groupe dans notre petit train-train quotidien. Moi, par exemple, j'étais à fond dans mon trip June Moan. Stefano s'activait en solo sous le pseudo Billie Joe. Étienne jouait avec les Français de Warm Toy Machine et Charles-Antoine était batteur du groupe tournaisien Thee Marvin Gays. Assez rapidement, Mountain Bike est passé à l'avant-plan. Mais personne n'a jamais renoncé à s'impliquer par ailleurs. Nos activités extérieures viennent clairement nourrir la musique du groupe. Avec Mountain Bike, nous sommes parvenus à placer un projet musical sur la carte. Cela étant, dans notre quotidien, ça ne change rien. Nous avons toujours les mêmes préoccupations qu'avant. On court encore derrière des jobs alimentaires. C'est parfois compliqué à expliquer aux gens. D'une part, nous sommes programmés au Pukkelpop. D'autre part, nous sommes souvent fauchés. C'est paradoxal...

C.-A.V. : L'avantage de ces dates de prestige, c'est qu'elles légitiment nos « vies d'artistes » auprès des amis et de la famille. Avant, on

nous voyait souvent comme une bande de branleurs désœuvrés. Dour, Pukkelpop, Brussels Summer Festival, Nuits Botanique, Les Ardentes... Ce sont des événements qui parlent plus largement aux gens. Quand ton grand-père ouvre son journal et qu'il trouve une pleine page sur le groupe de son petit-fils, il est content !

Sur votre nouvel album, on recense plusieurs morceaux qui évoquent l'idée de fuir, d'échapper aux modalités de l'époque (*This Lonely Place*, *You'd Better Let Go*, *Escape Plan*). S'éclipser pour mieux échapper à la brutalité du monde réel, c'est une option ?

E.M. : Déjà, l'envie de se défilier est toujours là, dans un coin de notre esprit. Quand nous partons en tournée pendant deux semaines, le retour à la vie active est d'un ennui sans nom. Une fois rentrés, on ne pense qu'à repartir sur les routes et prendre du bon temps en concert. À côté de ça, j'avais envie de mettre en chanson des choses plus autobiographiques. Cette fois, j'ai donc écrit sur des sujets assez intimes, des trucs un peu trashes. Je ne voulais plus me cacher derrière des histoires bidon. Au point de départ, ça partait d'une démarche personnelle. Ensuite, avec le groupe, on a réalisé que tout ça procédait d'un besoin d'authenticité. On adore s'amuser sur scène et faire les cons. Mais pour concevoir cet album, on s'est posé davantage de questions.

A.A. : Sur *Too Sorry For Any Sorrow*, il y a une mélancolie que nous n'avons pas cherché à évacuer. En enregistrant les chansons, nous essayons de souligner certaines émotions. On réfléchit toujours à la manière de faire passer au mieux un message. Quel qu'il soit. Ça peut passer par l'interprétation ou des arrangements, des détails plus techniques.

Quelle est l'origine du titre de l'album, *Too Sorry For Any Sorrow* ?

E.M. : Il est extrait du morceau *This Lonely Place*. Littéralement, le titre signifie « Trop de regrets pour s'excuser ». Ici, il n'est pas question d'une erreur individuelle. Il s'agit plutôt de notre rapport au monde. C'est une forme de désenchantement. Aujourd'hui, nous sommes tous, d'une façon ou d'une autre, dépassés par le fonctionnement de l'humanité. *Too Sorry For Any Sorrow* est une manière d'assumer notre côté désinvolte... Malgré le bordel ambiant, Mountain Bike continue d'avancer avec le sourire.

C.-A.V. : Même si nous adorons rigoler, nous n'avons plus forcément envie de passer pour les clowns de service. Débarquer sur scène avec nos shorts et un maillot de basket-ball, ce ne sera plus automatique. Ce qui compte, c'est d'abord la musique.



© Bernard Bibelette

En France, le nouvel album sort dans le catalogue du label Teenage Menopause (Jessica 93, J.C. Satan). C'est une progression notable ?

C.-A.V. : C'est plutôt un acte manqué... Parce qu'à l'époque du premier album, le label avait adoré nos démos. Au point de nous pousser dans le dos pour aller en studio. Finalement, l'affaire s'est délitée au fil des semaines et nous avons sorti le disque par ailleurs. À présent, Teenage Menopause affiche des goûts moins obtus qu'autrefois. Cette ouverture d'esprit amène le label à reconsidérer ses liens avec Mountain Bike. Nous en sommes ravis.

La pochette de *Too Sorry For Any Sorrow* est illustrée par une bête à laine. C'est un clin d'œil aux moutons de Panurge ?

C.-A.V. : C'est une photo artisanale. On voulait une image en phase avec l'identité

«DIY» du projet. C'est un cliché amateur pris par un garçon qui s'appelle Laurent Grenier. Elle a été prise chez lui, du côté de Jalhay, dans la région liégeoise.

E.M. : Ce qui m'attire dans le mouton, c'est la texture de sa laine, l'épaisseur, son aspect tactile. Il s'agit d'un animal un peu banal, mais très humble. La photo renvoie également à la nature. C'est important pour Mountain Bike. Nous sommes citadins mais, à l'origine, nous sommes tous campagnards, voire montagnards.

Mountain Bike s'est construit une réputation scénique en acceptant un paquet de plans fauchés. Êtes-vous prêts à remettre le couvert ?

C.-A.V. : On va devoir «raccrocher le wagon» comme on dit. Nous sortons d'une année «à vide». Nous n'avons quasiment joué aucun concert en 2016. Alors qu'on sortait tout de

même d'un enchaînement de près de deux cents dates. L'idée de remonter dans un tourbus chaque week-end, c'est forcément un peu effrayant.

A.A. : Mais la motivation est là, intacte. C'est juste une question de rythme. Dès qu'on a le bon tempo, on est prêt à tout. Avec cet album, nous aimerions toucher de nouveaux territoires, voyager, rencontrer d'autres publics.



Mountain Bike
Too Sorry For Any Sorrow
Humpty Dumpty Records

www.mountainbike.bandcamp.com

RENCONTRE ROCK

A Supernaut**KILLING AN IRON MAN**

Ils ont des boulots à plein temps, et certains même des gamins, mais quand il s'agit de musique et de leur groupe, ils vivent encore cette naïveté des premiers jours. Avec A Supernaut, Thomas Venegoni, Nicolas Dekeuster et Jean-François Hermand font les choses sérieusement mais sans se prendre au sérieux. Pour l'heure, ils jouent le jeu du premier album. Un album intitulé *La Menace...*

DIDIER STIERS



Vous n'en êtes plus à votre première expérience de groupe, mais avec A Supernaut, vous avez dépassé le simple plaisir de vous éclater, non ?

Thomas Venegoni : Personnellement, complètement ! On m'a toujours dit que je m'éparpillais beaucoup entre théâtre, musique, recherche de boulot... Il y a un an et demi, j'ai mis plein d'activités entre parenthèses. Déjà parce que j'ai trouvé du boulot, et puis parce que j'avais envie de me consacrer à une chose qui me plaisait. Là, avec A Supernaut, j'ai l'impression de n'avoir qu'un seul truc et l'envie de le dire uniquement par ce biais.

Nicolas Dekeuster : Et puis, c'est le premier sans compromis. Sans qu'on se concerte, tout le monde parle avec la même voix et se met au service du projet, alors que la musique qu'on fait, ce n'est pas tout ce que nous écoutons tous. Et c'est la première fois où il n'y a pas à gérer les ego, les conflits créatifs. Si un jour ça casse et que chacun repart dans d'autres groupes, on aura au moins vécu ce bazar-là.

Jean-François Hermand : On avait déjà ça quand on était à quatre (*avec Phyl Bautzer à la guitare, aussi repéré dans Ed & June, Zacharia... - ndlr*) et c'est devenu naturel, très instinctif depuis qu'on est à trois. Une fois qu'on

est dans le local, ça sort, très brut, avec du lâcher-prise, mais en même temps sans essayer de prendre un train qui passe ou qui est déjà passé. Ça aurait été tentant de suivre la vague garage punk : j'adore Ty Segall. Mais j'ai plutôt envie qu'on fasse notre truc, sans nous soucier de sonner seventies, eighties, nineties ou d'inventer quelque chose.

Il a quand même fallu vous trouver un son ?

N.D. : Il y a eu un gros travail là-dessus, sur la direction que nous voulions prendre, pour une question de cohérence, mais ça a finalement été assez facile parce que tout le monde parlait la même langue.

T.V. : Quand on a fait *Artcore* (*le premier E.P. - ndlr*) avec Phyl, on s'est super bien marrés. Tout partait de la jam, il se produisait une sorte d'émulation, et je touche du bois pour que ça continue aussi facilement. Le truc, c'est que ça ne devait pas être un groupe à la base, mais ça s'est fait : Nico et moi, on a composé quelques morceaux et on les a présentés en disant que c'était clairement la direction qu'on voulait suivre. Et pour nous trois, ça a marché, en termes de satisfaction personnelle.

À côté de ce local de répète que vous voyez comme une aire de jeu, l'album, c'est tout de suite une démarche plus sérieuse.

T.V. : Ça pourrait foutre la m... entre nous trois ! Depuis que tout a été fait sur maquette, ça a traîné, on s'est pris la tête, c'est trop long pour nous ! À un certain moment, ça a été risqué, ça ne l'est plus, mais là maintenant, il faut qu'il sorte !

J.-F.H. : On veut faire les choses convenablement, mais ce qui peut parfois nous bloquer, c'est ce côté « métier », tout l'aspect stratégique, marketing... Tu ne peux pas vivre sans, mais ça, c'est dur à gérer. Se retrouver dans la musique comme au boulot, pour moi, c'est un peu ce qui tue ce « kick d'ado », quel que soit le genre.

Comment résumeriez-vous *La Menace* ?

N.D. : L'album est radicalement différent de *Artcore*, dans l'intention, dans le son. Parmi les anciens morceaux, *Ice* est le seul qui nous représente encore.

T.V. : Musicalement, nous sommes revenus à nos premières amours, et dans le format, nous avons eu la volonté de composer des chansons.

N.D. : On est vraiment partis vers quelque chose d'un peu plus dark. JF a une chouette formule, il dit toujours qu'on essaie de faire un pont entre Cure et Black Sabbath. C'est un peu notre leitmotiv maintenant quand on écrit.

www.facebook.com/asupernaut



© Pierre Pironnet

RENCONTRE SOUL

La Jérôme

SORTIR DE L'OMBRE ET RESTER FEMME

Christa Jérôme, chanteuse à la voix d'or ayant notamment travaillé comme vocaliste pour Marc Moulin, Khadja Nin et Starflam, sort enfin son premier album solo en ce début 2017. Le fruit de nombreuses évolutions, recherches et fusion de ses différentes nourritures artistiques.

DAVID SALOMONOWICZ

orsqu'on avait rencontré Christa en mai dernier juste avant la première partie du trompettiste Christian Scott aux Nuits Bota, elle nous était apparue stressée, hésitante sur la direction qu'allait prendre le projet, indécise sur la voie artistique à suivre. Sept mois plus tard, on la retrouve souriante, ragaillardie et surtout confiante de la tournure prise par le son qu'elle recherchait depuis des mois. Un son qu'elle a façonné avec l'architecte sonore qu'est Pascal N. Paulus, alias Paulson, brillant producteur qui collabore notamment avec Mélanie de Biasio et Kris Dane. Elle s'éclipse quelques minutes de l'Electric Wuman Studio situé près du Canal, où elle peaufine quelques derniers détails, et nous livre les détails de l'évolution de son projet. *L'an dernier, on avait sorti 3 titres et fait quelques dates durant lesquelles on avait pu les roder, voir ce qui fonctionnait, en tester d'autres. Après coup, on s'est rendu compte qu'il y avait ce titre, celui avec lequel on terminait tous nos shows, Rain and Bunga Bunga, qu'on n'avait paradoxalement pas sorti, mais qui correspondait parfaitement à l'énergie qu'on avait envie de mettre globalement sur l'album.*

Partant de ce titre, la chanteuse retravaille toutes ses productions et décide de composer de manière plus brute, plus directe, en tentant de retrouver les sensations qu'elle

avait pu ressentir en côtoyant le groupe de hip-hop liégeois Starflam. *Par le passé, dans l'écriture de mes textes, j'étais sans doute trop dans la métaphore, presque illisible, et là j'avais envie d'être plus brute de décoffrage, plus concrète, presque comme une sociologue qui relate cette époque trouble où tout semble possible, où l'élection de Trump paraîtrait presque normale... Et là où les rappeurs, vu qu'ils utilisent beaucoup plus de mots, peuvent être très crus, moi je devais faire passer les émotions par l'énergie et surtout par ma voix.* Musicalement aussi, l'évolution des productions engendre des changements, notamment au niveau des instruments. Moins de guitare, plus de claviers, une basse encore plus présente pour amplifier le groove global et croiser au maximum les styles. *Je dirais que la volonté était surtout de ne pas se laisser enfermer dans le côté résolument soul ou jazz, mais de renforcer la fusion des genres. À mon sens, l'originalité, c'est de laisser parler ses différentes influences.*

IT'S A MAN'S MAN'S MAN'S WORLD

Rock, jazz, funk, hip-hop, soul, etc. Il faut dire que La Jérôme a réalisé énormément de collaborations lors des quinze dernières années. Ses expériences avec d'autres artistes l'ont chargée en sonorités diverses et elle veut désormais montrer au public son univers à elle. *C'est l'aboutissement de nombreuses années de recherche, mais c'est surtout*

un émerveillement de voir que ça prend forme et que le chemin a été très beau. Un album, c'est la photographie d'un moment x, mais un premier LP est souvent le condensé de tout un cheminement artistique. Une route musicale sur laquelle elle a croisé énormément d'hommes, du pygmalion Marc Moulin qui la découvre dans un radio-crochet et avec qui elle fera deux albums, aux producteurs de Hooverphonic en passant par la « meute » formée par Starflam. *J'ai toujours vécu artistiquement entourée d'hommes et encore maintenant, c'est le cas avec tous les musiciens qui m'encadrent en live. Il faut réussir à trouver sa place dans ce monde de « mâles » surtout quand on est à ce point femme... Pendant longtemps, je me suis laissé porter par leurs projets. Or, ici, pour la première fois, c'est moi qui dois les diriger et je me rends compte à quel point ils peuvent être exigeants, presque des divas (rires)!*

www.facebook.com/jerome.la.jerome

RENCONTRE POP

RIVE**SUR LA BONNE VOIE**

Lauréat du Concours Du F. dans le texte et Premier Prix du Franc'Off de Spa, le duo mixte bruxellois RIVE inscrit son nom en lettres capitales et impose son esthétique glamour pop sur son premier E.P. *Vermillon*.

LUC LORFÈVRE

© Bernard Bobette

Comment est né RIVE ?

Kevin Mahé : Juliette et moi, on se connaît depuis une dizaine d'années. Après avoir joué dans l'un ou l'autre groupe à tendance rock, nous avons créé RIVE en 2015. L'idée était très claire. Nous voulions développer un projet électro, pop et chanté en français. Nous sommes parfaitement complémentaires pour fonctionner en duo. Juliette, c'est la douceur, les mélodies, la guitare, la voix aérienne et des textes à double tranchant. Moi, c'est la batterie, les arrangements et l'envie de bousculer les structures d'une chanson. À deux, nous avons le sentiment de pouvoir nous mettre en danger et d'interpeller l'auditeur comme nous aimons être interpellés nous-mêmes.

La langue française s'est elle imposée dès le début dans RIVE ?

Juliette Bossé : Dans nos projets précédents, nous chantions en anglais. Au moment où nous réfléchissions, j'ai lu une interview de Sébastien Tellier qui m'a marquée. Il expliquait notamment qu'il s'était senti beaucoup plus libéré en passant de l'anglais au français. J'ai essayé d'écrire une chanson dans ma langue maternelle et j'y ai pris goût. En choisissant le français, je peux faire passer plus de subtilité, à la fois dans le texte et dans le chant.

Vous avez remporté douze prix au dernier Concours Du F. dans le texte en mars 2016. Ce fut le déclic ?

J.B. : C'est l'inscription au concours qui a été le déclic. Pour la première fois, nous étions face à des échéances et une dynamique de travail s'est instaurée à partir de là. Il fallait enregistrer une démo techniquement correcte pour être sélectionné, préparer un set de vingt minutes pour la première étape, être capable d'en jouer dix de plus lors de la finale. C'était nos premiers concerts. On a dû réfléchir à un visuel et à la manière de présenter nos chansons.

Avant même la sortie de votre E.P. *Vermillon*, vous étiez déjà assurés de jouer dans plusieurs festivals. Est-ce que ça vous a mis en confiance ?

J.B. : C'est surtout stimulant car ça nous permet de nous rendre compte qu'on avance dans le projet en réalisant des objectifs à court terme. Après l'aventure Du F. dans le texte, nous avons été invités à nous produire en live durant l'été 2016. Nous avons remporté le concours Franc'Off des Francos de Spa, ce qui nous a valu une belle attention des médias. En automne, nous avons mis en ligne le clip de *Vogue* qui a dépassé les 50.000 vues, avant de lancer une souscription via la plateforme de crowdfunding Kiss Kiss Bang Bang pour financer notre E.P. Jusqu'à présent le timing est parfait.

La chanson *Vogue* et son clip réalisé par Juliette Joseph sont devenus votre carte de visite. C'est là qu'il se trouve l'ADN de RIVE ?

K.M. : Le début de *Vogue* est très mélodique, presque apaisant. Et puis, dans le seconde moitié du morceau, cela devient plus nerveux musicalement et on comprend alors que le texte chanté par Juliette n'est pas si anodin. On retrouve aussi cette atmosphère nébuleuse dans d'autres morceaux.

J.B. : Pendant six mois, Juliette Joseph a bossé sur notre clip sans rien nous montrer. Le montage final nous a particulièrement émus parce qu'il suggère le même contraste que la chanson. C'est aussi Julie qui a conçu la pochette du E.P. et le buste que nous posons sur scène : un corps très Renaissance et un bateau à la place de la tête qui symbolise le voyage, l'espoir et le futur.

Et l'album ?

K.M. : On y pense bien sûr. Idéalement, nous aimerions qu'il sorte à l'automne 2017.



RIVE
Vermillon (E.P.)
Autoproduction

www.facebook.com/rivemusique

RENCONTRE HIP-HOP

Le Dé

ROULEZ JEUNESSE !

Aimant rappeler qu'il vient de Liège, même s'il critique sa ville,

Le Dé – avec un « D » comme dans « Damien » – est un rappeur aux talents multiples. *Les gens ne le savent pas encore assez, mais je suis beatmaker avant tout*, insiste-t-il.

DIDIER STIERS



Le chapitre *Delta Plane* est clôturé, mais il s'en ouvre un nouveau de la même essence en ce début d'année. Le Dé y partage quelques-unes de ses productions avec son compère Mataya. Le Liégeois Haitch et le Bruxellois Peet (du groupe Le 77) passent faire un petit tour au micro, histoire d'amener d'autres univers dans celui de l'intéressé. Le tout est enregistré, une fois encore, chez L'Œil Écoute Laboratoire et verra d'ici peu le jour sous la bienveillante supervision du label La Brique.

Qui dit nouvelle sortie dit Liège, encore une fois ?

Ça parle encore de Liège, oui, mais en filigrane. On essaie de rester subtil, mais Liège est encore présente parce que j'y vis toujours, même si je fais beaucoup d'allers-retours à Bruxelles. C'est sûr, ma ville m'influence pas mal dans mon écriture.

Je veux me casser fissa, entend-on dans Liège - justement -, extrait de *Delta Plane*. Pourtant, la ville semble pas mal bouger, artistiquement parlant !

C'est vrai, mais ça reste une petite ville. Et vu que j'ai déjà voyagé dans ma vie, chaque fois pour des petites périodes de quelques mois – j'ai passé un peu de temps aux États-

Unis en Erasmus, quelques mois en Espagne... -, je vois ce qui se passe ailleurs et je me dis qu'il y a de belles opportunités à saisir dans le monde actuel. Liège, j'ai fait le tour ! Je ne veux pas m'imposer comme le porte-parole de l'entière de ma génération, pourtant c'est aussi un sentiment dominant : on veut tous se barrer, mais on reste ici. On veut aller s'épanouir ailleurs qu'à Liège parce qu'on se sent parfois limité au niveau de l'infrastructure, des opportunités. Même si le potentiel y est. Ça bouge, c'est obligé par la force des choses, il y a un dynamisme amené par les gens, mais comparativement, ce n'est pas encore à la hauteur d'autres villes.

Qu'est-ce que ce séjour aux États-Unis a apporté, non pas à l'étudiant mais à l'artiste ?

Surtout à « l'homme », à l'individu ! C'est sûr que ça m'a beaucoup apporté, d'être un peu livré à moi-même, surtout aux États-Unis où la « doctrine », c'est de se faire tout seul. C'est à toi de te bouger le cul, mais outre cette mentalité individualiste, on sait qu'on est plus fort à plusieurs, en s'associant, en travaillant avec des gens de qualité qui peuvent t'amener plus haut. J'ai trouvé ça cool. Et ce n'est pas tellement mis en avant en Belgique, à Liège, ce n'est pas intégré dans les mentalités.

Même dans le milieu hip-hop ? Où on voit se multiplier les collaborations, où un beatmaker ne travaille pas forcément que pour lui ? Et puis, il y a cette « vague jeune » qu'on a vu naître chez nous...

Oui, il y a un truc, mais on a envie de dire « enfin ! ». Ça fait quelques années que les temps sont différents : Internet joue beaucoup. C'est un art aussi, de savoir « manier » les réseaux sociaux, et la génération qui arrive l'intègre plus facilement. On est également dans une ère où il faut être productif, les gens veulent tout le temps de l'information, du contenu. Et c'est ça que la génération actuelle a compris, j'ai l'impression. Même si on n'est pas satisfait, même si la qualité n'est peut-être pas à la hauteur de ce qu'on attend des artistes, ils y vont, ils ont le courage de poster de nouveaux trucs, et à mon avis, c'est ce qui paie. Après, tout ça reste fragile. Je suis très content que le rap trouve son public, mais j'ai peur des effets de mode. J'essaie donc de ne pas trop regarder « ce qui se fait ».

www.facebook.com/lede4zoo

RENCONTRE ÉLECTRO POP

Konoba

DE LA POUDRE AUX YEUX

Aux confins des mélodies acoustiques et des sonorités électroniques, Konoba pose la voix sur des chansons à la fois classes et inclassables. Héritier de James Blake, voisin de palier d'un Jack Garratt, le Belge indépendant signe un premier album captivant (*Smoke & Mirrors*).

L'Angleterre dans le rétro, tout l'avenir devant lui, l'artiste aborde le présent sans tabou. Rencontre.

NICOLAS ALSTEEN

oin du Manneken Pis, l'histoire belge est peut-être moins drôle, mais certainement pas moins belle. Dans sa façon d'aborder la musique sans carte ni boussole, Raphael Esterhazy esquisse les règles du radioguidage pour tracer son propre itinéraire. En 2009, après avoir entrepris des études en architecture à Bruxelles, le Brabançon change ses plans et façonne une nouvelle trajectoire. À 19 ans, il quitte la Belgique. Direction Londres. Au terme d'un voyage sous la Manche, le garçon s'inscrit à la Tech Music School, établissement connu pour ses bonnes fréquentations – les mecs de Radiohead ou Bloc Party comptent, notamment, parmi les anciens élèves du bahut. Sur le papier, c'est l'histoire d'un an et d'un cursus polyvalent. Parce qu'ici, on apprend simultanément la maîtrise du chant et de différents instruments. *L'enseignement proposé porte sur divers aspects du métier: composition, introduction à la production, performance scénique... Pour moi, cette aventure devait durer douze mois et s'arrêter là. Pourtant, la passion va en décider autrement. Chaque jour, après les cours, l'étudiant bidouille sur des logiciels de production. Il crée des sons, quelques squellettes de chansons. C'est vite devenu une obsession. Du coup, j'ai cherché à prolonger mes études en me spécialisant dans ce domaine. C'est ainsi qu'il atterrit un peu plus au sud, à Brighton, où il entame un cycle universitaire en production musicale. En 2011, je devais rendre un travail de fin d'études: quatre morceaux enregistrés,*



entièrement produits et mixés. J'ai gravé tout ça sous le nom de Konoba. Fabriqué sur un lit avec un casque, un micro et un ordi, ce premier E.P. marque les débuts du projet.

Diplômé, le Belge se fixe en Angleterre et, dès 2010, concocte un deuxième E.P. *Je me suis installé dans une maison communautaire habitée par des musiciens, un graphiste, un tatoueur et quelques plasticiens. Au niveau de l'énergie, c'était hyper stimulant. À l'époque, j'étais totalement fasciné par la démarche d'un artiste comme James Blake. J'adorais son approche organique de la musique électronique. L'année suivante, le E.P. *Colours & Shapes* voit le jour. Le style Konoba s'affirme. L'ADN est établi. Dans sa discographie, cet enregistrement marque le début d'une petite révolution, une véritable progression. Paradoxalement, il marque la fin du trip anglais. *Rentrer à Bruxelles était une décision difficile, explique-t-il. À un moment, j'ai réalisé que je devais gagner ma vie avec la musique. Jusque là, je me débrouillais avec des petits jobs alimentaires. Mais plus j'avais besoin d'argent, moins j'avais de temps pour composer. Rester en Angleterre, c'était prendre le risque de m'essouffler et, peut-être, d'abandonner. Autour de moi, je voyais trop de gens talentueux rester à quai, coincés dans des magasins de seconde main pour gagner de quoi payer un loyer. Je ne voulais pas de ça... De retour au pays, Konoba fait du porte-à-porte, histoire de prendre la température, de démarcher auprès de quelques structures. Assez rapidement, des labels m'ont fait part de leur intérêt. Mais, au final, j'ai décliné toutes leurs propositions. Je voulais garder les mains libres, faire les choses comme je l'entendais.**

LE MAGICIEN OSE

Aujourd'hui, le chanteur signe *Smoke & Mirrors*, son premier album studio. Capable de manœuvrer aux manettes de ses chansons, il délègue pourtant la production à Charles De Schutter. *Ayant toujours travaillé seul, j'étais un*

peu flippé à l'idée de confier mes compos à une personne extérieure. Cela dit, j'avais trop le nez dans le guidon pour gérer la confection du disque de A à Z. Avec Charles, c'est d'abord une relation de confiance. Nous partageons des affinités et, humainement, on s'est trouvé. Et puis, il peut se targuer d'une solide carte de visite... Après Ghinzu, Baloji ou la famille Chedid, le producteur bruxellois pose donc les doigts sur les chansons de Konoba.

Au casting du disque, on retrouve le tube *On Our Knees*, un titre qui flirte gentiment sur la vague électronique empruntée par quelques surfeurs australiens (de Flume à Chet Faker). Depuis l'éclosion de ce single, l'onde Konoba se déplace sur les réseaux sociaux, touchant une communauté virtuelle de plus en plus large. *Le succès de ce morceau est surprenant. Il est sorti sans aucune aide. Pas de label, d'éditeur ou d'attaché de presse. C'est juste une réaction naturelle du public. Forcément, ça fait plaisir... Mais cette satisfaction génère aussi une part d'appréhension. La peur de décevoir est là. Cette chanson engendre une attente chez les gens. Tout le monde espère me voir débarquer avec une variante plus ou moins assimilée mais, ça, c'est hors de question. Pour éviter l'écueil du succès, Konoba opte pour un grand-écart permanent. De la brit-pop multicolore d'*Inside A Bubble* à la chanson française (*L'indifférence*), l'artiste effleure l'électronique entre dépouillement extrême et raffinement suprême. Je ne veux pas me laisser enfermer dans un style. J'apprécie la liberté d'expression, cette possibilité d'explorer indéfiniment les sons, de multiplier les collaborations.*

Le premier album de Konoba trouve son titre dans la chanson du même nom. *Smoke & Mirrors* est à l'image du disque. Il symbolise le trait d'union opéré entre les sonorités acoustiques et la matière électronique. Et puis, son thème rejoint celui que j'essaie de développer sur la longueur de l'album. *Smoke & Mirrors* est une expression anglaise associée à la magie. Il s'agit de la « poudre aux yeux ». Dans mes chansons, les paroles s'abreuve à la source de l'actualité. Économie, écologie, politique... Pour moi, ce titre est donc une invitation, un appel, à investiguer, pousser notre curiosité au-delà des faits qui nous sont rapportés dans les médias ou via la bouche-à-oreille. Nous devons comprendre le monde, bouger, réagir comme des citoyens responsables. Dans l'état actuel des choses, nous fonçons droit dans le mur. Meilleure façon d'éviter l'obstacle, *Smoke & Mirrors* offre d'innombrables perspectives à l'année à venir: des pistes de réflexion pour un futur qui chante.

Konoba
Smoke & Mirrors

Autoproduction

www.konoba.be

RENCONTRE CLASSIQUE
& CONTEMPORAIN

S Sturm und Klang

L'ÉNERGIE
CONTEMPORAINE
EN MUSIQUE



© John Snelkeers

Être contemporain, réfléchit Thomas Van Haeperen, chef fondateur d'un Sturm und Klang actif depuis 2000, c'est un état d'esprit et pas une question d'époque, que l'on soit compositeur, chef ou interprète. Beethoven reste actuel; une cantate de Bach chantée avec un esprit éveillé n'a pas d'âge. C'est une question de présence, de vivacité, d'audace et de curiosité autant que d'authenticité. Essentiellement dédié à la création musicale, l'ensemble introduit inmanquablement dans ses programmes des œuvres du répertoire. Aujourd'hui, soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles, il conquiert avec enthousiasme une place méritée en Belgique et à l'international.

ISABELLE FRANÇAIX

Thomas Van Haeperen, comment décririez-vous l'ascension régulière et assurée de Sturm und Klang?

Nous avons gardé le même dévouement qu'à nos débuts envers les œuvres que nous jouons. Et la même énergie: c'est notre côté « Sturm » (la tempête), qui exalte le son: « Klang »! J'avais choisi ce nom « Sturm und Klang » en référence au mouvement allemand préromantique du Sturm und Drang (« Tempête et Passion »). Comment donner un coup de pied dans la fourmilière? À l'époque j'étudiais la philosophie en même temps que le violon et je commençais à faire des stages de direction d'orchestre. J'ai réuni une quarantaine d'étudiants pour donner un premier concert à l'Hippodrome de Boitsfort: une symphonie de Schubert, une ouverture de Beethoven, Hindemith, Stravinski, Sibelius. Ce fut une réussite en dépit des défis logistiques et musicaux, mais... j'ai compris qu'il serait sage d'envisager un plus petit effectif pour créer une formation viable! Une dizaine de musiciens, des orchestres à cordes, quelques vents pour concertos de Mozart ou petites symphonies classiques, que nous couplions à une œuvre contemporaine.

Vers 2006-2007, l'ensemble s'est professionnalisé avec l'appui ponctuel d'échevinats de la culture et de centres culturels. La Fédération Wallonie-Bruxelles nous a ensuite accordé des subventions annuelles avant une pluriannuelle de quatre ans qui a donné plus de recul à notre programmation. Depuis

2008, nous œuvrons de plus en plus pour la création contemporaine en accompagnant de jeunes compositeurs dès leurs débuts, comme Pierre Slinckx et Grégory d'Hoop.

Depuis 2011, nous organisons des workshops en lien avec le Forum des Compositeurs. Quatre jeunes sont invités à composer pour un ensemble de dix à douze musiciens auprès d'un compositeur parrain: Victor Kissine en 2011, Claude Ledoux en 2012, Jean-Luc Fafchamps en 2014 et Hao-Fu Zhang en 2017. Nous répétons avec eux pendant deux jours pour terminer par un concert. La prochaine session aura lieu en mai prochain à la Chapelle des Ateliers des FUCaM à Mons, en collaboration avec l'UCL.

Qu'est-ce qui détermine votre programmation?

De par notre identité, nous jouons beaucoup de compositeurs belges, et c'est une mission que je remplis avec conviction. Nous avons donné en septembre 2016 à Detmold un concert inoubliable en reprenant, aux côtés de *Dominoeffekt* de l'Allemand Peter Helmut Lang, trois pièces belges incroyables. L'inventivité pétillante, la richesse de couleurs et de timbres de *Sanaalijal*, concerto pour flûte de Claude Ledoux, donnée par son créateur Berten D'Hollander, la sobriété raffinée de Jean-Pierre Deleuze dans *Et les sonances montent du temple qui fut* avec le percussionniste Jean-Louis Maton, l'univers captivant de *Y(à)*, une des lettres soufies de Jean-Luc Fafchamps, témoignent de la diversité, la qualité et la maturité d'écriture de ces compositeurs.

La dramaturgie d'un concert étant capitale à mes yeux, j'aime confronter les univers. En 2012, nous avons joué à la Maison du Peuple de Saint-Gilles *Ariadna* de Francisco Guerrero pour vingt cordes, chaque musicien ayant une partition autonome d'une difficulté soliste truffée de micro-tonalités et d'exigences techniques inédites. Nous l'avions programmé entre l'intense *Between Two Waves* de Victor Kissine pour piano solo et cordes, avec Boyan Vodenitcharov, qui venait juste après la *Suite lyrique* de Berg, et l'adagietto de la *Cinquième* de Mahler. Tension, folie, détente! C'était très émouvant.

Quels projets vous tiennent à cœur en 2017?

Un concert ECSA à Flagey en février nous permettra de jouer pour la troisième année consécutive des compositeurs européens sélectionnés par cette alliance d'associations de compositeurs et de paroliers dévoués aux musiques contemporaines, de film et de variété. Cette année nous jouerons en formation d'instruments à vent.

Les vents seront très présents également dans les *Propos recueillis* de Jacques Lenot que nous enregistrerons sur son propre label, L'Oiseau Prophète. Il a réorchestré un cycle de ses pièces pour voix et piano en confiant successivement à chacun des douze instruments le rôle vocal du soliste. Des poèmes d'Else Lasker-Schüler et Friedrich Hölderlin se cachent derrière chacun des douze mouvements qu'ils ont inspirés à l'origine. Nous en avons donné la création en mai 2016 à l'Espace Senghor et l'y enregistrerons en février prochain.

Jean-Marie Rens nous écrit une pièce pour accordéon solo que nous créerons au Festival de Wallonie avec l'effectif augmenté des *Folk Songs* de Berio. Denis Bosse concocte un opéra qui devrait être donné à la Balsamine fin 2017...

Et nous aimerions vraiment faire tourner *L'Histoire du soldat* de Stravinsky que nous avons donnée en mars au Senghor et que nous rejouerons à ProPulse en 2017 à Flagey devant des programmateurs.

L'Histoire du soldat, d'Igor Stravinsky sur un texte de Charles-Ferdinand Ramuz, avait été imaginée pour être jouée sur les tréteaux d'un théâtre ambulante. Cette allégorie moderne nous est ici proposée sur scène par 7 musiciens, le narrateur Lorenzo Caròla et la projection des dessins et aquarelles réalisés en direct par l'artiste Pieter Fannes.

www.sturmundklang.be

RENCONTRE CONTEMPORAIN

Aton' & Armide

UNE HISTOIRE DE COULEURS



En 2010, Sara Picavet (piano) et Benjamin Glorieux (violoncelle) fondent un collectif de musique contemporaine à géométrie variable, Aton' & Armide. Associant différents styles de musique, textes et électronique, l'ensemble propose des spectacles étroitement liés à un thème et au service des compositeurs actuels. Ils font paraître un CD haut en couleur à découvrir le 9 février à Flagey. Retour sur ce projet interdisciplinaire avec Sara Picavet.

AYRTON DESIMPELAERE

D'où est venue l'idée de monter un tel ensemble?

L'ensemble est né de la volonté de créer un collectif de musiciens passionnés de musique contemporaine au service des compositeurs, en gardant néanmoins un amour de la musique qui a créé notre histoire et qui inspire encore nombre de compositeurs actuels. Une autre particularité réside dans le fait de lier les œuvres interprétées par un thème et d'appuyer, si besoin, le concert par une dramaturgie, un récit puisé dans la littérature, ou par d'autres moyens multimédias.

Aton' & Armide: un nom qui interroge...

C'est le fruit de la fusion de nos deux ensembles et de leurs noms: Aton' est un Dieu solaire de l'Égypte antique, mais aussi un jeu de mot avec «atonalité». Armide est un personnage de *Jérusalem délivrée* du poète italien Le Tasse: une magicienne musulmane tombant amoureuse de son ennemi qui tente de le retenir par ses enchantements. Aton' & Armide, tout comme le veut l'objectif du collectif, lie le passé, le futur, notre histoire culturelle et différentes formes d'art.

Quelle est l'histoire de votre prochain enregistrement?

C'est la concrétisation d'un travail de longue haleine avec les compositeurs Jean-Luc Fafchamps et son cycle *Trois chants pour mieux voir* pour violoncelle et piano préparé, dont le dernier nous est dédié, et Daan Janssens avec *Nada*, jeune compositeur avec qui nous collaborons depuis 2010 et dont la pièce présentée ici est la finalisation de toute une pensée musicale pour violoncelle, piano et électronique. Debussy, qui a toujours cherché dans sa musique à produire des couleurs, nous rappelle d'où l'on vient et apporte une autre perception permettant de rester en accord avec la philosophie du collectif: rapprocher passé et présent.

Comment parvenez-vous à montrer ces couleurs?

Par la spécificité technique de chaque pièce: la couleur des instruments acoustiques liée à l'électronique chez Janssens; la couleur liée aux notes préparées qui changent la couleur naturelle du piano, et la couleur du piano Bluthner ayant appartenu à Debussy (pouvu d'un système aliquote: une quatrième corde ajoutée aux trois habituelles dans l'aigu, conférant à l'ensemble une couleur particulière) sur lequel nous avons enregistré sa *Sonate*.

Interdisciplinaire et création sont au cœur de votre projet. Comment voyez-vous cette évolution?

Toute évolution me semble positive, il faut juste du temps et du recul pour pouvoir réellement la juger. Aujourd'hui, les arts et les styles fusionnent, les compositeurs pouvant prendre toutes les directions possibles. Le tout est de se permettre de ressentir ce que la musique peut nous montrer, de nous laisser toucher par elle, même lorsqu'elle nous dépasse. Notre rôle à nous, musiciens, est aussi de faire des choix et de montrer au public les œuvres qui semblent porter une magie afin de la transmettre, même quand elle semble difficile à recevoir.

www.aton-armide.com



© Ahmed Kaddouf

RENCONTRE WORLD

Bargou 08

LA FIERTÉ DES MARGINALISÉS

Bargou 08, c'est l'histoire de deux amis d'enfance qui se retrouvent et qui décident de faire revivre la musique traditionnelle de leur région du nord-ouest de la Tunisie. Une région isolée entre les montagnes tunisiennes et la frontière algérienne. Un héritage musical en extinction qui renaît grâce aux beats modernes et aux sons électroniques.

BENJAMIN TOLLET

À chaque décès dans le village, c'est une part de l'héritage musical qui disparaît. Une réalité que le chanteur Nidhal Yahyaoui avait du mal à accepter. Ayant grandi dans le village de Bargou, à proximité de la montagne du même nom, il s'est attelé à un travail de recherche et d'étude sur le terrain, premièrement pour assurer la préservation de ce patrimoine et ensuite pour revitaliser la culture berbère de sa région. *J'enregistrais les chansons pour, au fur et à mesure, en apprendre le répertoire*, raconte Yahyaoui. *Puis j'ai contacté Sofyann pour voir s'il voulait me rejoindre dans ce projet de retrouvailles avec nos racines.*

Sofyann Ben Youssef est un jeune producteur tunisien habitant à Bruxelles. Il est la tête pensante à l'origine de la direction rock de Kel Assouf, un groupe touareg bruxellois qui sur son dernier album sonne comme le « Led Zepplin du Sahara ». Ben Youssef est un ovni musical, bien plus proche de l'électro-rock ou du métal que de la tradition. *Pourtant, nous assure-t-il, les lignes de basses de son clavier Moog sont des lignes traditionnelles.*

Le son tradi-moderne de Bargou 08 est né de la rencontre de deux potes d'enfance qui, à première vue, ont pourtant une approche musicale fort différente. Le chant traditionnel et le jeu de loutar (un luth berbère à quatre cordes) de Nidhal Yahyaoui sont ancrés dans la tradition, tandis que le Moog de Sofyann Ben Youssef apporte un côté électro-rock et déjanté à ce nouveau projet. Un projet qui, en octobre 2016, a convaincu

les programmeurs de la plus grande foire de musique du monde, le WOMEX ! Bargou 08 a le vent dans le dos, et cela avant même que leur premier album ne sorte ! La sortie est toutefois prévue le 17 février sur le très bon label allemand Glitterbeat Records.

Retournons au début du groupe. Ben Youssef accepte le défi lancé par Yahyaoui et les deux amis se retrouvent en résidence à Bargou avec des musiciens locaux et quelques autres venus de Belgique. C'est l'aventure... sans budget. *Un retour au village, à la montagne, où on répétait en plein air dans la cour d'une vieille maison. L'endroit parfait pour se connecter à la vibe de la région.* Un retour aux sources où la musique a coulé de source. Ils avaient toute la matière à portée de main : le chant, la poésie, les instruments traditionnels. *On a fait un petit concert pour les voisins, pour se tester. Les gens dansaient, c'était la fête. Ils étaient contents d'entendre leur musique jouée avec des instruments et des sons modernes. Ils ont vraiment apprécié, c'était là le meilleur des tests*, raconte Yahyaoui. Entretiens, Bargou 08 a joué à Tunis devant 10.000 personnes. Le succès total et le début d'une aventure qui a tout pour décoller au niveau international, offrant ainsi un nouvel avenir pour la musique traditionnelle du village.

C'est donc le nom du village de Bargou qui a donné le nom au groupe, auquel a été ajouté le « 08 » : l'indicatif téléphonique de la région. *« Le 08 était une région arriérée dans les montagnes, la région des « outcasts », des pauvres. Quand on te sortait : t'es un 08, c'était une insulte*, raconte Ben Youssef. *On a voulu changer cette mentalité, pour que les gens rede-*

viennent fiers de leur région et de leur culture. C'était l'époque de la révolution, la Tunisie passait par beaucoup de changements. Le sens des mots changeait aussi.

On sent que la musique populaire a un rôle important à jouer dans l'actualité, ajoute Yahyaoui. *C'est pourquoi on a monté le Front Musical Populaire : une idéologie, une façon de voir les choses, un collectif qui est encore en chantier, ouvert à tous les musiciens et artistes qui veulent nous aider à faire évoluer les mentalités en Tunisie.*

www.facebook.com/Bargou08



RENCONTRE JAZZ

Nicolas Kummert

MÉLANGEUR D'ÂMES

Impliqué dans divers projets: Voices, Drifter – qui aura les honneurs d'un JazzLab Series et d'un Jazz Tour – ou encore attendu sur le prochain album de Diederik Wissels, Nicolas Kummert s'apprête aussi à sortir *La diversité*, enregistrement placé sous le label anglais Edition Records dirigé par Dave Stapleton, avec à ses côtés Nic Thys, Karl Jannuska et la star béninoise qui fait les beaux jours d'Herbie Hancock ou de Wayne Shorter à New York, Lionel Loueke. Avant une série de concerts qui l'emmènera à travers la Belgique mais aussi à Londres et au Luxembourg, le saxophoniste nous dévoile les dessous d'un projet qui lui tient à cœur.

JACQUES PROUVOST

Quel a été le déclic qui a provoqué ce projet avec Lionel Loueke ?

Je suis admiratif du travail de Lionel depuis longtemps. Quand je vivais à Paris, j'ai un jour enregistré avec le groupe d'un ami béninois qui avait invité le guitariste à jouer sur deux morceaux. J'ai utilisé ce petit lien pour envoyer un mail à Lionel. Je lui ai envoyé la musique de Voices et de Drifter et il a bien accroché. On a pu en parler et on s'est vite rendu compte qu'on était sur la même longueur d'onde. On a les mêmes idéaux, il est ouvert, simple et pas prétentieux pour un sou. C'est ainsi qu'on a pu organiser un concert au festival Saint-Jazz en 2015. On a ensuite fait une résidence et un concert au Gaume Jazz Festival, en été 2016. Dans la foulée, en octobre, on a enregistré le disque.



© Johan Van Eycken

Au Gaume Jazz vous avez aussi joué en duo. Cela a-t-il encore renforcé les liens entre vous ?

Oui, mais on s'était vite trouvé, humainement et musicalement. Ce n'est pourtant pas évident quand on fait appel à une star comme lui, qui tourne avec Herbie Hancock, Wayne Shorter ou Chick Corea. Alors, quand il m'envoie un mail en disant qu'il se sent bien avec le groupe ou avec le duo, cela me reconforte et c'est l'un des plus beaux compliments que je pouvais espérer.

Le disque parle de thèmes qui vous tiennent à cœur : le métissage, la liberté, l'exil... Il mélange un peu les styles aussi, comment le définiriez-vous ?

Même si ce n'était pas aussi précis au départ, je me suis rendu compte que, dans l'esprit de la musique, des titres ou des paroles, cela tournait toujours autour de ces thèmes. Dans ma musique il y a souvent des mélanges d'influences car je veux laisser les portes ouvertes entre les styles. Il y a pourtant une unité dans l'album. Pour moi, cet album est un peu plus jazz que Voices, dans le sens où il est plus acoustique, même s'il y a des fulgurances électriques de Loueke parfois. Il y a surtout une envie de rechercher plus d'interactions et de libertés dans le jeu. L'envie de profiter de la sensibilité de Lionel bien sûr, mais aussi de celle Nic et de Karl.

Il y a aussi une Gnosienne de Satie et Hallelujah de Leonard Cohen.

Hallelujah, je le voulais dans un style afro. Lionel, qui jouait ce morceau pour la première fois, a trouvé un groove que je n'aurais pas pu imaginer. Quand il joue, ça donne envie de danser, il a ça en lui. Il invente avec une facilité déconcertante et embellit ce que je fais, c'est une approche très jazz. Il nous

tire vers le haut, avec lui, les fausses notes n'existent pas, comme il le dit, et il peut toujours rebondir et partir dans tous les sens.

Comment avez-vous travaillé les compos et comment cela s'est-il passé en studio ?

On n'avait jamais beaucoup de temps pour travailler avant d'aller sur scène. On avait des structures, mais tout était très ouvert. J'ai voulu retrouver cela en studio et j'ai donné le moins d'indications possibles aux musiciens parce qu'on était en totale confiance. On avait les éléments de la compo, la mélodie, les progressions harmoniques et une idée de groove. J'ai demandé aux musiciens de choisir un élément du morceau et de se baser dessus. On n'était pas obligé de faire ce qui était écrit sur le papier, du coup, on a pu faire des prises très différentes. Ce sont souvent les versions les plus « libres » que j'ai gardées au final. Bien sûr, il y a toujours la mélodie qui est centrale et importante pour nous. On ira très rarement dans l'abstraction. Karl et Nic ont le sens de la forme, cela enrichit naturellement le projet. Quant à Lionel, il a des idées différentes pour chaque prise. Évidemment, il sait tout faire, c'est plus simple (rires).

On parle aussi sur ce disque.

Contrairement à *Voices*, qui s'appuyait sur le principe des chansons, ici, on a utilisé la voix de manière plus libre. C'est venu spontanément. Il y a juste un morceau où il y a des phrases que j'ai écrites, qui parlent d'exil, de rapports humains. On en a parlé avec Lionel et il a inventé et improvisé des paroles dans sa langue. Nic a choisi la phrase qu'il voulait dire et Karl une autre, qu'il dit à sa manière, en anglais...

www.nicolaskummert.com



© Lara Herblina

TRAJECTOIRE

Sacha Toorop

ITINÉRAIRE D'UN AMATEUR PROFESSIONNEL

Âme sensible, homme sincère, bricoleur et batteur sans pareil, Sacha Toorop a donné sa voix à Zop Hoppo, avant d'ouvrir son cœur à la chanson française. Autodidacte, ce multi-instrumentiste s'est aussi forgé une solide réputation aux côtés de Dominique A, Yann Tiersen ou François Breut. De retour en solo et sous son nom, il signe aujourd'hui *Les Tourments du Ciel*, un album témoin de son temps, conscient de l'époque. Entre démarche écolo et exigences citoyennes, Sacha Toorop affine sa pensée et affirme sa plume. Au plus près de la vérité.

NICOLAS ALSTEEN

Petit dernier d'une famille de sept enfants, Sacha Toorop voit le jour, à Liège, en 1970. Né d'un père indien passé par les Pays-Bas et d'une maman belge installée en Outre-mer, le cadet grandit en musique. Papa était musicien professionnel, détaille-t-il. Il était guitariste de *The Black Eyes*, un groupe signé sur le label américain CBS. Mais, avec tous ses mouflets, il s'est vu dans l'obligation de prendre un job alimentaire. Sa semaine était consacrée aux enfants, ses week-ends réservés aux concerts. Dans ce contexte enchanté, le petit garçon s'invente un univers parallèle, sans stress, mais avec strass et paillettes. Mes premiers souvenirs musicaux ? Ils sont associés à ma collection de Playmobil. Certains étaient bruns, typés africains. Dans mes histoires, ces figurines vivaient toujours les aventures de Michael Jackson. En 1977, alors que les punks envahissent l'Europe, Sacha Toorop accompagne son père sur la route. Avec lui, côté ambiance, c'était plutôt rock'n'roll et country. J'assistais à ses répétitions. Puis, avec mes frères, on dormait dans les loges. La batterie m'intriguait, mais ça s'arrêtait là. Je n'ai pas prémédité l'apprentissage de cet instrument. Gamain, je m'étais fabriqué une sorte de batterie avec des tonnelets de lessive et quelques cintres. Je jouais à laide de baguettes chinoises. Des trucs pour bouffer du riz. À quatorze ans, il découvre Depeche Mode et Duran Duran. Avec les copains, on essayait de les imiter. Je tapais sur mes barils de Dash et mes potes improvisaient à la gratte sur les cordes d'une raquette de tennis. On s'y croyait. À fond dans son délire, le petit Sacha en oublie ses devoirs, leçons et autres obligations. À l'école, c'était chaotique. Très vite, ma mère m'a encouragé à développer d'autres qualités. À force d'économiser, je me suis acheté un lot d'occasion : batterie

et quatre pistes pour 16.000 francs belge. Une fortune pour l'époque! À partir de là, en pur autodidacte, le jeune homme passe à l'action. Dès 1988, son nom est associé à Nothing Special, petit groupe amateur de la région liégeoise. Sur le plan professionnel, tout commence l'année suivante avec Billy & The E.P.'s, une formation locale qui, jusqu'alors, travaillait avec une boîte à rythmes. Il cherchait à la remplacer par un batteur pour une tournée dans les pays de l'Est... Parallèlement à ses premiers pas sur scène, le batteur rejoint Tous à Zanzibar, une association culturelle où chacun mettait ses possessions à disposition de la communauté. On louait une ancienne pharmacie. Pour payer le loyer, on tenait un restaurant. Chacun bossait bénévolement. But de l'opération? Créer des ateliers de sérigraphie, photo, peinture, etc. Moi, j'ai proposé de créer un local de répétition. Jessayais de mettre en présence des musiciens chevronnés et des amateurs. Je filais des grattes électriques à des gens qui ne savaient absolument pas s'en servir. C'était un laboratoire fascinant. J'ai utilisé cette approche pour développer mon propre univers musical: un non-genre. Mes chansons ne répondaient à aucun critère, aucun format. Séduit par la démarche, une connaissance lui conseille alors de compiler ses démos sur une cassette audio. L'idée fait son chemin et se matérialise sous les contours d'une pochette estampillée d'un blase rigolo: Zop Hopop. Ce nom? C'est toute une histoire. Comme j'étais largué à l'école, je me suis mis en tête de devenir dessinateur. Je n'y connaissais rien en BD, mais ça m'intriguait. Alors, j'ai sorti mes crayons pour donner naissance au Monde merveilleux de Hippo Pirate & Zop Hopop. J'ai réalisé une vingtaine de planches plus ou moins foireuses et totalement invendables. Cette expérience inaboutie marque les débuts d'un alter ego musical sans égal. En fait, j'abordais un peu la musique de la même façon que mes dessins. C'était du bricolage.

DIGNE D'UN PRINCE

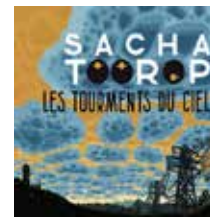
À sa grande surprise, Zop Hopop écoute plus de quatre cents exemplaires de sa cassette. À Bruxelles, l'objet tombe entre les mains de Philippe Kauffmann, collaborateur aux Halles de Schaerbeek. Après avoir écouté mes morceaux, il a parlé de moi à Dominique A(né). Exilé à Bruxelles, le chanteur français cherche un musicien polyvalent pour l'accompagner sur scène...

Du côté de Liège, la cassette arrive aux oreilles de Fabrice Lamproye, un mélomane qui organise des concerts dans les petits clubs de la Cité Ardente. Un jour, il me propose d'assurer la première partie de Vic Chesnutt. Un peu angoissé, j'accepte. Mais le jour J, l'Américain annule en dernière minute. Je me

suis retrouvé tout seul devant son public. J'ai pris mon courage à deux mains et j'y suis allé. En chantant à côté du micro, en cassant les cordes de ma guitare, en hurlant comme un forcené. C'était une catastrophe. Pourtant, les gens ont apprécié. Cette prestation est peut-être symptomatique de ma démarche. Je ne fais pas forcément bien les choses, mais toujours avec cœur. Après cet épisode, Sacha se rapproche de Fabrice Lamproye. Il rêvait de créer un petit label. J'aspirais à sortir un disque. De fil en aiguille, Fabrice a ouvert la Soundstation, une ancienne gare aménagée en studio et salle de concerts. De mon côté, j'ai enfin enregistré un album. En 1997, Zop Hopop publie ses premiers titres officiels dans un registre pop-rock disloqué, avec des mots anglais agrafés à l'envers sur les refrains. Alors que sa musique rencontre les faveurs du public, le valeureux liégeois joue aux côtés de Dominique A. Jusqu'en 2001, Sacha Toorop le suit dans toutes ses aventures discographiques. C'est ainsi qu'il se retrouve aux côtés de François Breut, mais aussi de Yann Tiersen avec lequel il façonne deux disques majeurs: *Le Phare* et *L'Absente*. Soit la nomenclature d'un triomphe à venir: *Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain*. Dominique a décloisonné mon rapport à la chanson française. Avant de le rencontrer, je ne percevais que des piliers: Léo Ferré, Nino Ferrer et Gainsbourg. Entre ses tournées pour les autres, le Belge enregistre l'album *Western* pour le compte de Zop Hopop. Ce disque a bien fonctionné, mais je n'y ai pas consacré l'attention nécessaire... À l'été 2001, de retour d'un trip canadien avec Tiersen, Zop Hopop atterrit à Dour. Je devais y présenter mon album. Après un mois passé derrière une batterie, il m'a fallu dix minutes pour accorder ma guitare. J'étais à la masse. Après le concert, des amis m'ont dit que c'était naze. Ce jour-là, j'ai pris une claque. Après ce rendez-vous manqué, le chanteur se met en retrait. Cette période de ma vie est marquée par de nombreuses disputes, d'innombrables ruptures. Je ne comprenais plus ce qu'on attendait de moi. Le problème, c'est que je n'ai jamais considéré la musique comme un boulot. Du coup, je réagis rarement en professionnel. Désappointé, sur le point de sombrer, Zop Hopop persiste par l'entremise d'une clause contractuelle. Je devais encore un disque à mon label... J'avais lu quelque part que, dans la même situation, Prince avait enregistré des reprises. C'est l'histoire d'*Interlude*, album dans lequel il revisite des titres de Bowie ou de Bauhaus. C'était une solution de facilité. Je ne devais rien composer et ça me libérait de mes obligations. Contre toute attente, cette sortie est couronnée d'éloges. En 2005, l'album *Mangrovia* sort sous un pseudo découpé en morceaux: Zop Hop Op.

SUSHIS ET TSUNAMI

L'année suivante, Sacha Toorop s'essaie au français sous sa véritable identité. L'album *Au Clair de la Terre* marque un nouveau départ. Cette métamorphose francophile a réveillé la curiosité de certains. Je me suis retrouvé dans un autre milieu, à jouer en Chine ou au Liban. D'un coup, j'étais devenu ambassadeur de la culture francophone de Belgique. Mais malgré les bons retours, je n'étais pas totalement satisfait... Au printemps 2014, le multi-instrumentiste retrouve Dominique A sur l'album *Éléor*. Humainement, je l'adore. Musicalement, il force le respect. Je ne pouvais pas refuser. En marge de cette carrière de musicien, l'artiste poursuit sa vie de chanteur. Composé et remodelé pendant près de huit ans, *Les Tourments du Ciel* est un disque conscient, bercé d'espoir et d'envies de changements. Au casting, on aperçoit une collaboration avec François Breut (*Orient Occident*) et une relecture d'Adamo avec l'ultra lucide *En Bandoulière*, morceau signé en 1963. Ce titre en dit long sur notre époque. Pourquoi? Parce qu'on a beau tout avoir, quand on sait que nos semblables meurent sous les bombes ou crèvent de faim, il nous est impossible d'être pleinement heureux. Entre mélodie ensoleillée (*Aussi belle et douce*) et poésie nocturne (*La claire obscure*), ce nouvel album est une ode à la puissance de la nature, à la fragilité de l'humanité. Aujourd'hui, l'homme a l'impression d'avoir dompté le monde. Il débite des hectares de forêts pour faire passer un oléoduc. Il pêche des tonnes de poissons pour démultiplier la production de sushis. Mais si le ciel se met en colère, la question est réglée... Un tsunami et c'est fini. En examinant la pochette du disque à la loupe, on décele des détails décoratifs, quelques allusions à Zop Hopop. Je ne veux pas qu'on oublie ce projet. Je l'adore et, clairement, il n'est pas enterré. Ou comment apprécier les multiples visages d'un homme entier.



Sacha Toorop
Les Tourments du Ciel
Iglloo Records/Factice



© Bernard Babbette

ZOOM

La première partie

Euh, c'est qui le barbu mal éclairé qui joue tout seul avec sa guitare avant Radiohead?
Peut-être la star de demain. Oui, oui... Étape incontournable d'un parcours artistique, la première partie n'est presque jamais synonyme de rentabilité, mais elle permet de se faire un nom, de nouer des contacts et d'élargir son public au-delà du cercle de ses amis.

Encore faut-il bien s'y prendre.

LUC LORFÈVRE

« anecdote fait partie de l'Histoire de la pop belge. En juillet 2007, un jeune trio répondant au nom de Puggy joue en ouverture de Couleur Café. Leur prestation est interrompue par un début d'incendie qui pousse les organisateurs à évacuer le site de Tour & Taxis et à annuler plusieurs concerts.

Partenaire du festival, la chaîne télé MCM Belgique a programmé ce soir-là un « Spécial Couleur Café ». Prise de court, elle est contrainte de diffuser la courte prestation de Puggy en boucle pendant toute la nuit. Dans leur hôtel bruxellois, les membres du groupe américain Incubus zappent sur la télé en attendant d'aller jouer à Rock Werchter qui se déroule le même week-end. *God damned, c'est un putain de fucking good band ces Puggy. En plus, ces trois gamins doivent être super populaires. On ne voit qu'eux à la télé!* s'exclame le chanteur d'Incubus Brandon Boyd. *Et si on les prenait comme première partie de notre prochaine tournée européenne ?*

La suite, vous la connaissez. Puggy s'embarque pour une vingtaine de concerts en Europe comme « support act » d'Incubus, formation alors au sommet de sa gloire. *Ce fut une aventure complètement dingue, se rappelle aujourd'hui Nicolas Renard, manager de Puggy, mais aussi d'Antoine Chance et de Faon Faon. Il a fallu louer un tour bus, acheter un peu de matos, faire les comptes pour savoir si nous avions assez d'argent pour payer un technicien, l'essence et les péages. Financièrement, nous n'avons rien gagné. Artistiquement, ce fut le déclic. Puggy n'avait qu'un seul album auto-produit à l'époque. Quand on jouait au Botanique, il y avait cent personnes. Du jour au lendemain, le groupe a été confronté à des salles de grande capacité où s'entassaient de 3.000 à 5.000 personnes. À chaque date avec Incubus, Puggy vendait entre 100 et 150 exemplaires de son disque. À Paris, nous avons fait le Zénith. Gérard Drouot, l'un des plus importants producteurs de spectacles, était dans la salle. Il a aimé et il nous a bien aidés pour la suite. Quelques mois plus tard, ce sont les Smashing Pumpkins qui nous ont proposé de jouer avant eux à Bercy, où les attendaient 15.000 personnes. Plus tard, quand il a fallu négocier avec un label, les gens en France savaient qui nous étions. Ces premières parties ont été une carte de visite pour Puggy.*

FORCER LA CHANCE

Dix ans plus tard, Puggy remplit Forest National sur seule foi de son nom. Et les trois garçons dans le vent n'oublient pas d'inviter à leur tour de jeunes artistes belges comme Nicolas Michaux ou Faon Faon. L'exemple fait rêver, mais il n'est pas isolé. Bien avant son tube *Dusty Men*, Saule a marqué des points en France en assurant la première partie de Bénabar. Alors, c'est vrai, Puggy a eu de la chance. Mais en 2007, Puggy avait déjà le talent. Puggy avait l'envie d'enfoncer des portes et a su saisir les opportunités lorsqu'elles se sont présentées. *Mon père m'a toujours répété qu'il fallait savoir créer sa propre chance, nous confie Matthew Irons, chanteur de Puggy. Le jour où le manager d'Incubus nous a appelés, nous étions prêts. On avait bossé en amont. Tout ça, nous ne l'aurions pas réalisé en restant à glander dans notre garage.*

Au Botanique, centre culturel de la Fédération Bruxelles-Wallonie, le directeur et programmateur Paul-Henri Wauters s'est donné pour mission d'imposer une première partie locale chaque fois qu'il programmait un artiste international. Philippe Kopp, agent d'une pléthore d'artistes francophones pour Live Nation, considère, pour sa part, qu'il a un rôle d'accompagnateur à jouer. Et il

le joue de manière exemplaire. Un exemple ? *Chaque fois que nous signons un contrat pour l'organisation d'un concert en salle, nous abordons la question de la première partie. Mais c'est plus difficile qu'il y a dix ou quinze ans, reconnaît-il. Les concerts de l'artiste principal sont plus longs et des salles, comme l'Ancienne Belgique par exemple, doivent respecter un couvre-feu. L'horaire ne permet pas toujours de mettre en place un avant-programme. Beaucoup d'artistes étrangers imposent aussi leur première partie. Et puis, il y a le public. Celui-ci n'est pas toujours curieux. Il achète son ticket sur base d'un nom, n'a plus envie de passer toute sa soirée dans une salle de concert.*

TROUVER LE BON TIMING

Par rapport à une tournée de petits clubs, un concert en première partie d'un « grand nom » présente des avantages considérables. C'est une opportunité en or pour se produire devant un public plus important que celui auquel les débutants sont habitués. Il y a l'assurance de jouer dans de bonnes conditions techniques et les probabilités sont aussi plus grandes de toucher des professionnels qui ont les moyens de faire progresser un parcours : journalistes, responsables de maison de disques, tourneurs, promoteurs. Mais, l'expérience peut se révéler frustrante. Un artiste de première partie n'a droit qu'à une trentaine de minutes, il n'est souvent annoncé qu'en dernière minute (quand il est annoncé) et le public est alors plus souvent au bar que dans la salle. *Mais tout ça fait partie du métier, précise Nicolas Renard. Et il y a aussi de bonnes surprises. Quand Antoine Chance a chanté en première partie de la tournée Voulzy/Souchon en Belgique, c'est Alain Souchon lui-même qui le présentait en voix off. Un geste sympa qui stimule.*

Pour donner le plus de chances à une première partie, il est aussi important de bien la cibler. *Le choix doit être cohérent, ajoute Philippe Kopp. Je ne vais pas mettre un groupe de hardcore avant quelqu'un qui fait de la chanson française. Pour les dates belges de Jain, j'ai poussé Faon Faon en première partie. Jain chante en anglais alors que Faon Faon chante en français, mais nous sommes dans le même univers. Duo belge électro/pop formé de Fanny et Olympia, Faon Faon a fait du chemin depuis son plébiscite au concours Du F. dans le texte en 2015. Et ce chemin est passé par des premières parties. Outre l'avant-programme de Jain à Bruxelles, les deux jeunes femmes ont joué en avant-programme de Puggy et d'Alice on the roof. Pour Faon Faon, le timing est parfait, analyse leur manager. C'est maintenant qu'il faut le faire. Elles ont un EP à leur actif, pas encore d'album, mais déjà une bonne expérience de la scène. Ces premières parties servent de tremplin. Les cachets ne sont pas énormes, mais elles vendent des CD à la sortie des concerts, leur nom circule au sein du public et dans le milieu professionnel. Depuis leur concert en première partie aux Nuits Botanique en mai 2016 avec Puggy, leur marge de progression est énorme. Et ce n'est pas fini.*

PLUS DIFFICILE EN JAZZ ET EN CLASSIQUE

En musique classique et en jazz, le concept de première partie existe mais est parfois plus difficile à mettre en place. Les concerts classiques comportent généralement un programme complet où l'artiste joue déjà différentes œuvres entrecoupées de pauses. En cas de grosse production, le changement de matériel et/ou de structure est exclu, rendant ainsi impossible la présence d'un artiste en lever de rideau. Pour le jazz, tout dépend de la configuration de la salle. À la Jazz Station, le groupe programmé joue en deux, voire trois sessions sur la soirée, avec des pauses d'une quinzaine de minutes. Un support act rallongerait inutilement la soirée. Organisateur des Ardentes et programmateur pour le Reflektor ou le Mithra Jazz de Liège, Fabrice Lamproye essaye dans la mesure du possible d'avoir une première partie lors des concerts de jazz, comme il le fait pour le pop/rock, la chanson française, l'électro (souvent un dj en ouverture) ou le hip-hop.

ZOOM

Comment je suis devenu créateur son



© Maryline Grimmer

Ils sont compositeurs, parfois aussi musiciens, ingénieurs son, et le fil des rencontres les a conduits une première fois, puis d'autres, à produire de la musique pour la scène. Composer pour des spectacles de danse, de théâtre, un métier qui émerge grâce à la toujours plus grande interdisciplinarité des arts, et facilité techniquement depuis l'apparition du numérique. Trois profils décrivent avec passion cet espace de création électroacoustique au service d'une oeuvre, apport à part entière, et au-delà, fertilisation croisée, avec retour sur investissement musical.

VÉRONIQUE LAURENT

Provoquer des émotions, révéler ou compléter en contrepoint, ne seraient-ce pas là les rôles que doit jouer la musique dans un spectacle ? Faire interagir images et sons, travailler l'espace, prendre en compte les qualités acoustiques d'une salle et faire vibrer deviennent alors les prérogatives du créateur sonore. La création contemporaine – théâtre, danse, vidéo – s'attache dans une approche toujours plus multi-sensorielle à développer cette dimension sonore. Et il n'est pas question ici de simplement souligner mouvements, textes ou voix, bref, de plaquer un décor de sons. *Le terme employé pour désigner ce travail est pourtant celui de « musique appliquée » ; il peut parfois être interprété de façon négative, constate Todor Todoroff. Quelqu'un m'a d'ailleurs demandé : Quand est-ce que tu composes, sous-entendu ... vraiment ? C'est par une installation sonore interactive réalisée avec l'artiste Marie-Jo Lafontaine que débute Todor Todoroff, avec une installation dans un wagon d'une vingtaine de capteurs, une cinquantaine de haut-parleurs pour une spatialisation du son en fonction des mouvements des visiteurs. Ingénieur en télécommunications, diplômé en composition électro-acoustique et chercheur entre autres en informatique musicale, c'est à ce moment-là qu'il initie toutes ses collaborations artistiques. D'autres projets suivent, dont la composition de la musique de la pièce *Angelo, Tyran de Padoue*, jouée à Villers-la-Ville. Il rencontre ensuite la chorégraphe Michèle Noiret et leur collaboration se poursuit depuis avec une quinzaine de spectacles au compteur. *J'ai toujours mis le même soin à composer de la musique pour une vidéo, de la danse ou du théâtre que pour un concert. Même si les paramètres à prendre en compte sont différents. La multi-sensorialité d'un spectacle impose de tenir compte des autres perceptions que celle unique du son. Il faut penser la densité des événements différemment.**

Selon Yannick Franck, qui a créé en 2012 l'univers sonore de *Life:Reset/Chronique d'une ville épuisée* pour Fabrice Murgia : *Dans les arts vivants, il faut se mettre dans une certaine disponibilité, une écoute. Le son, seul, et l'image, seule, ne racontent pas la même chose que les deux ensemble. Il y a vraiment autre chose qui se crée quand on fait correspondre plusieurs arts. Il faut saisir ces enjeux-là. C'est un métier, je pense. Qu'il a appris en total autodidacte. Franck passe d'abord par la peinture, travaille la matière, l'amenuise, la dématérialise jusqu'à ce qu'il n'en reste que le son. La voie est ouverte. Pas de plan de carrière non plus chez Todor Todoroff. Certains ont choisi cette activité comme un métier particulier. Pour moi, c'est venu de façon naturelle, aiguillé par l'intérêt des projets. Que l'on comprenne bien : ce type de collaboration demande de se mettre non pas au service d'un metteur en scène mais, dans une énergie commune, au service de l'oeuvre. Il faut à la fois comprendre ce que l'autre veut dire, mais également pouvoir proposer quelque-chose de radicalement différent. Il faut pouvoir dépasser les égos, accepter à un certain moment qu'une forme artistique prenne le dessus, pour qu'au final le tout s'équilibre.*

Compositeur, musicien, batteur et membre du défunt Major Deluxe, Thomas Turine, également autodidacte, s'est fait depuis une quinzaine d'années une place dans le monde du théâtre et de la danse contemporaine, activité dont il vit. *On fait un projet, qui en amène un autre... Ce sont des histoires de rencontres. On se dit, oui, tiens, on devrait faire un truc ensemble... et on essaie. Parfois ça marche, parfois pas. Mais c'est rare, tempère le compositeur, j'ai connu deux échecs sur une soixantaine de pièces. En février, une énième collaboration avec Claude Schmitz verra le jour aux Halles de Schaerbeek : *Darius, Stan et Gabriel contre le monde méchant*, pièce impliquant des non-comédiens, des morceaux filmés et une musique qu'il décrit comme une superposition de langages différents. Pour la technique de travail, généralement, mais chaque projet est différent, j'essaie que la création musicale se passe pendant les répétitions. Parfois, on peut imaginer des choses*



© Mayjline Grimmer

*chez soi puis les amener sur le plateau, mais souvent ce n'est pas « vrai », il manque quelque chose. Avec le plateau, survient ce qui doit surgir. C'est souvent un travail assez intuitif, c'est de la discussion, de l'essai-erreur. Le metteur en scène Jean-Michel d'Hoop, auteur du récent *Gun Factory* et fidèle depuis plus de dix ans au compositeur Pierre Jacqmin, confirme : *C'est formidable que Pierre participe aux répétitions. Son travail propose d'autres couches de lectures. Nous avons la chance de travailler dans un lieu où se trouve également son studio ; ce ne sont que perpétuels allers-retours entre le plateau et son studio, un luxe nécessaire qui amène une grande richesse.**

Quand la musique est de plus jouée en direct, élément-clé pour les trois créateurs, c'est là que ça devient réellement du théâtre, s'enthousiasme Turine, d'ailleurs moins intéressé par les enregistrements, qu'il trouve peu vivants. Dans le domaine du son pour la scène, l'acte de jouer ensemble prend tout son sens. Todoroff acquiesce : *Avec Michèle Noiret, je suis les danseurs, j'ajuste en fonction de certains mouvements. Il y a du direct. Dans ce sens-là, je me sens parfois plus musicien que régisseur. Il arrive que le créateur sonore se retrouve sur scène, lui-même personnage. Il faut le sentir, précisent les intéressés. Et puis certaines fois la pièce exige que l'on se plonge uniquement dans l'histoire, « l'objet métaphorique » selon les mots de Turine, sans le concret de la présence d'un musicien.*

EXERCICE COMBINATOIRE

Sur scène ou non, participer à chaque représentation entraîne une présence pendant la tournée. Comment concilier alors temps de composition personnels et/ou concerts avec ces collaborations chronophages ? Les réponses varient. *J'ai toujours porté plusieurs casquettes en fonction des moments, explique Todoroff. Sur la plupart des spectacles interactifs de Michèle Noiret, j'accompagnais les tournées. Pour moi, combiner le travail de compositeur de musique pour la scène avec celui de musique de concert est moins difficile, par exemple, que de combiner les tournées avec une activité de chercheur. Je ne lui donc pas ressenti comme une grande difficulté. Pour Thomas Turine, le théâtre ou la danse, ce sont d'abord un, deux, trois mois de répétitions. Ensuite, vu la complexité de l'économie aujourd'hui, on est obligé de multiplier, de ciseler, de morceler les étapes de création pour pouvoir suivre tous les projets, créations et tournées en même temps. Pratiquement, ce n'est pas simple. Il faut bien l'avouer, les plannings sont dingues.*

Et côté aides spécifiques à la création sonore ? Le travail des artistes dépend en très grande partie de subventions. Les chorégraphes, metteurs en scène, artistes reçoivent une enveloppe glo-



bale et décident, ou pas, d'octroyer une partie de leur budget à la création sonore. Aujourd'hui, quasiment systématiquement sont convoqués créateurs sonores, lumière, voire vidéo, dont le travail fait désormais partie intégrante de la pièce, de « l'objet-théâtre », toujours selon Turine. Yannick Franck a quant à lui travaillé huit ans en tant que créateur son à plein temps. Il reconnaît la difficulté d'en faire une activité principale, *il faut beaucoup travailler, et avoir de la chance : on ne participe pas toujours à des gros projets*. Il existe également différentes commissions plus spécifiques. *À mes débuts, raconte Todoroff, j'ai obtenu des aides de la Commission Musique Contemporaine pour la composition de musiques chorégraphiques, et plus récemment de la Commission des Arts Numériques pour la conception et la production d'installations sonores d'un spectacle interactif*. Une commission qui ne subventionne pas la composition ou le travail sonore en tant que tel, mais les projets qu'elle estime numériques par essence.

SATISFACTION

Les difficultés pratiques n'atténuent pas la passion générée par ces collaborations, dont les bénéfices rejaillissent sur la pratique musicale personnelle. *Ma palette s'est extraordinairement élargie, reconnaît Todor Todoroff, ces projets m'ont amené dans des territoires que je n'aurais pas explorés seul. Ça m'a aidé à initier le projet eVanescens. Même son chez Thomas Turine : J'ai grandi énormément musicalement. Ces collaborations ont nourri d'autres désirs. Je me suis mis à écrire de la musique contemporaine. Si tu composes tes mélodies de ton côté, c'est chouette. Lorsque tu te confrontes à des processus plastiques de traitement d'une idée, tu arrives à une musique singulière, qui n'est pas un phénomène de mode, de courants ; ce n'est plus du rock, de l'électro... Tu fais une musique qui va surgir directement de ton traitement de la matière.*

Le créateur son s'inscrit dans la création contemporaine, une zone aux frontières floues, carrefour entre plusieurs pratiques des arts vivants, théâtre non parlé, corps-textes, expérimentations. Et dans ce champ exploratoire, il a conquis une place conséquente. Parce

qu'il existe sans doute une nécessité des artistes de s'exprimer avec les moyens de leur époque. Et parce que si la création sonore n'est pas une pratique neuve, la technologie a participé à sa démocratisation. *Un laptop aujourd'hui permet de faire beaucoup plus que les anciens ordinateurs, explique Todor Todoroff, mixer en direct toute une série de sources, réaliser des transformations complexes et gérer la spatialisation. Énormément de choses qu'on ne pouvait faire qu'en studio sont à présent rendues possibles en live*. Thomas Turine de préciser : *Avec peu de matériel, je compose la musique, je la joue et la sonorise. Avant, il y avait souvent deux, voire trois personnes pour s'occuper du son. Quelqu'un qui s'occupait des micros, un autre de la spatialisation, un dernier de la musique.*

Selon Franck, le son est longtemps resté le parent pauvre de la planète spectacle, instrumentalisé par le cinéma et le théâtre. La musique, purement fonctionnelle, servait alors à lier des scènes, à ce que le spectateur se retrouve dans un même espace-temps. La compréhension du potentiel du son s'est faite peu à peu, *notamment par l'exemple des séries américaines, note ce fan de cinéma*. Une connaissance qui fait tache d'huile. *Murgia veut raconter son histoire, mais plus il bosse avec les « corps de métier », plus il connaît les outils, plus il est conscient que tout fait sens quand c'est bien organisé. Il est le seul qui m'a demandé de pousser le son plus fort.... Il faut un peu militer pour le son en tant que tel, sourit encore le jeune homme, avant de conclure, avec très peu, on devient vecteur à émotions. La musique est une des choses les plus généreuses que l'on puisse faire. Elle offre la plus grande liberté, ce qu'il y a de plus universel, juste en provoquant une vibration d'air.*

.....
www.compositeurs.be
www.yannickfranck.com
www.thomasturine.com
www.pointzero.be



APERÇUS

Honda Competition for Classical Music

PLEIN POT VERS L'EXCELLENCE

FRANÇOIS-XAVIER DESCAMPS

Un nouveau concours impliquant toutes les écoles supérieures de musique de Belgique a vu le jour fin 2016. Le Honda Competition for Classical Music, c'est son nom, s'est donc donné comme défi de faire concourir des étudiants, en fin de cursus ou fraîchement diplômés, des conservatoires de Liège, de Mons, de Namur, de Gand, d'Anvers, de Louvain et de Bruxelles. Le 16 novembre 2016, 16 candidats se sont affrontés à l'occasion de demi-finales. Ils ont présenté, tour à tour, une ou plusieurs œuvres de leur choix comptabilisant une durée de 30

minutes maximum. Trois lauréats ont ainsi été retenus et le 19 février 2017, ce sont donc un guitariste et deux chanteurs qui s'affronteront lors de la finale, qui prendra ses quartiers au Conservatoire royal de Bruxelles. Il s'agit de Maarten Vandembenden (Koninklijk Conservatorium Brussel), de Kelly Poukens (LUCA) et de Kamil Ben Hsaïn Lachiri (IMEP). Ils se répartiront des prix d'une valeur respective de 8.000, 5.000 et 3.000 euros, au terme d'une prestation de 45 minutes cette fois-ci. C'est le pianiste André De Groote qui présidera le jury. Honda Benelux s'est engagé à soutenir financièrement le concours pour

trois ans. La célèbre marque japonaise tient, à travers ce mécénat, à soutenir une initiative qui contribue au bien-être général et *qui jouit d'un rayonnement sur l'ensemble de la Belgique tout en mettant l'accent sur deux de ses valeurs les plus importantes: l'éducation et l'excellence.* Une première pour tous ces établissements d'enseignement de la musique car il s'agit bien ici d'une initiative commune tout à fait originale et qui fait du bien en cette période de repli communautaire. Gageons que le concours gagnera la reconnaissance qu'il mérite.

.....
www.conservatoire.be

La Semaine du Son

STOP, HEY, WHAT'S THAT SOUND ?

FRANÇOIS-XAVIER DESCAMPS



Créée en 2011, la manifestation propose une série d'événements qui vise à faire mieux connaître le monde du son. Le but est de sensibiliser le grand public à l'importance de la qualité de l'environnement sonore. Une semaine qui nous rappelle que le son, on n'y est pas seulement confronté dans son salon avec le vinyle qui craque dans les enceintes de la chaîne hi-fi. Concerts, installations, ateliers pratiques, découverte des métiers des arts sonores (entre autres activités participatives ou ludiques) sont au programme. Mais

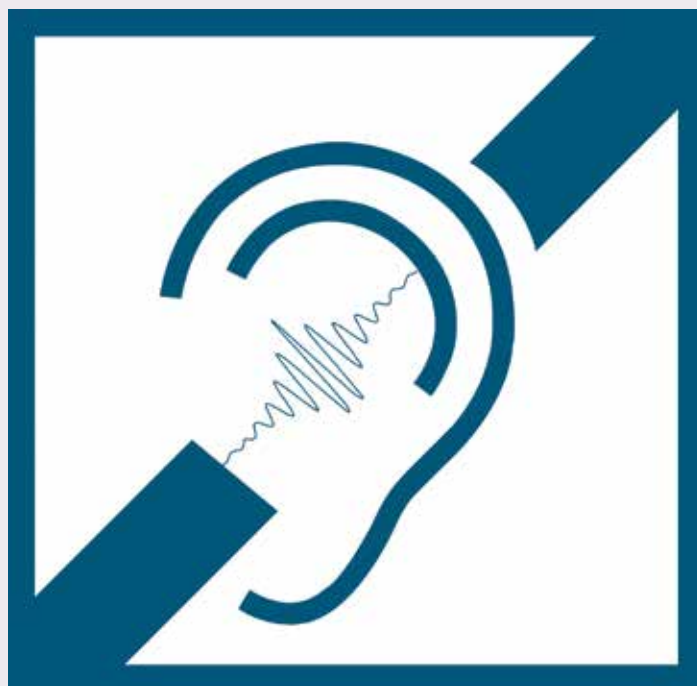
la Semaine du Son, c'est aussi, et surtout peut-être, un moment de mise en avant de thématiques plus larges où l'on traitera de diffusion sonore (la compression c'est quoi ? quel avenir pour la radio ?), d'environnement (abordé notamment cette année via un concours de « Field recording » qui récompensera la meilleure séquence sonore enregistrée en une prise sur le territoire de la Ville de Bruxelles) que de santé auditive. Une journée complète sera ainsi consacrée aux dangers des excès sonores (niveau sonore trop élevé pendant les concerts, baladeurs utilisés à haut niveau...) et ce en compagnie

de spécialistes. Le compositeur Walter Hus sera l'invité d'honneur de cette édition 2017 et il sera présent pour deux concerts piano solo avec notamment une création mondiale. Son travail très original sur les orgues Decap sera proposé en concert d'ouverture aux côtés de Didier Laloy et Kathy Adam. Notons encore que les premiers résultats du Label *90dB concert* seront présentés. *90dB concert* est une labellisation qui enjoint les salles et organisateurs de s'engager, sur base volontaire, à ne pas dépasser les niveaux moyens respectant des oreilles. Le point sera encore fait sur l'évolution du décret sur les niveaux sonores de la musique amplifiée en Région de Bruxelles-Capitale. Ah oui, ce n'est pas négligeable: l'accès à toutes ces manifestations est entièrement gratuit!

.....
 * une marque (belge) d'orgues. De facture traditionnelle, ils sont aujourd'hui contrôlés par un programme informatique mais auparavant ils étaient actionnés à l'aide de cartes perforées et utilisés dans les bals populaires

.....
 La Semaine du Son - 7^e édition
 Divers lieux à Bruxelles du 30 janvier au 5 février
www.lasemaineduson.be

DÉCRYPTAGE



Sur le front de la Guerre au Volume

En radio, en studio et sur scène, on n'a jamais autant compressé le son. Bien plus qu'une nécessité technique, c'est aujourd'hui une tendance lourde, une esthétique. Qui pourrait bien finir par tous nous rendre sourds dans 20 ou 40 ans.

SERGE COOSEMANS

confortable et pro quelque soit l'outil de réception. L'ennui, c'est que la musique que diffusent principalement les radios est de la musique déjà très compressée en studio.

UN JOUJOU EXTRA QUI FAIT CRAC BOUM HUE

En studio, dès les années 50, on utilise le compresseur principalement lors du transfert de la bande magnétique au vinyle. Certains artistes comprennent toutefois que ça peut aussi être un joujou extra qui fait crac boum hue et des groupes comme les Beatles et Led Zepelin se mettent à utiliser le compresseur comme un véritable outil de création. Ingénieur du son et professeur à l'IHECS, Yvan Hanon en parle toujours comme d'un élément à part entière de l'esthétique de studio, qui permet accessoirement de jouer avec des effets mais surtout de garder un contrôle total sur chaque instrument. Plus on compresse, explique-t-il, plus l'ingénieur du son peut contenir la maîtrise et la dynamique de chaque instrument. Compresser permet en quelque sorte un travail d'orchestration, de faire davantage ressortir la voix plutôt que la batterie, par exemple.

Le problème c'est que, tout comme dans le monde de la radio, une guerre finit par se déclarer et la valeur artistique du compresseur tombe au champ d'honneur. Yvan Hanon fait remonter le début des hostilités au début des années 2000, où aurait émergé une véritable mode du son plus compact. Le moment où tout un tas de groupes ont commencé à vouloir donner l'impression d'un très gros volume sonore.

C'est assez documenté. Pour les anglosaxons, c'est la « Loudness War », la guerre au volume. La version remasterisée dans les années 90 du *Raw Power* d'Iggy & The Stooges, l'album *Californication* des Red Hot Chili Peppers en 1999, la compilation *Number One* des Beatles en 2000, les disques des Arctic Monkeys et le *Death Magnetic* de Metallica en 2008 ont tous été pointés du doigt comme présentant de très gros problèmes de surcompression et de distorsion du son. Ces exemples égotiques ne font toutefois pas oublier que, depuis que la musique s'écoute moins sur une chaîne hi-fi qu'en voiture ou sur le téléphone, le mastering d'une chanson ou d'un album présente une problématique très différente d'il y a 25 ou 30 ans. Yvan Hanon : *Il y a toujours un risque d'uniformisation et je pense que cela relève d'un problème économique. On veut sonner mieux que l'autre pour se distinguer et on choisit une mauvaise solution parce qu'on ne sait pas comment faire autrement et qu'on y est de toutes façons poussé par des gens qui suivent les modes. Mais je pense que ça change déjà. On en revient à des sons et à du matériel plus*

vintage, à une dynamique plus naturelle. Ensuite, les gens et les jeunes utilisent de meilleurs produits informatiques et de meilleurs casques qu'il y a une quinzaine d'années...

PUMP UP THE VOLUME

Faites jouer un ensemble classique, un trio jazz ou un musicien acoustique dans un bar, le son s'équilibre assez naturellement. Il n'en va pas de même pour un groupe de pop/rock, où la logique veut que la voix soit très amplifiée, ne fut-ce que pour couvrir une batterie que le genre préfère brute et sauvage. D'où, là encore, le recours à la compression. *Compresser en live, ça peut être une paresse mais si il y a un métier derrière, c'est plutôt bénéfique pour tout le monde, avance Yvan Hanon. Le problème, c'est que de plus en plus de groupes veulent sonner sur scène comme ils sonnent sur CD. Je connais des musiciens classiques, de jazz et même traditionnels, qui ont découvert le son compressé, trouvent que ça claque et sont en demande pour des solutions du genre alors que ce n'est pas vraiment nécessaire pour eux. La compression, c'est une demande commerciale, une pression même. Et puis, la musique électronique, ce n'est que ça, vu que c'est une musique à base de sons compressés issus de banques de données. Bref, la compression prolifère. D'autant que suite aux lois récentes limitant le nombre de décibels admis dans les salles de concert, la compression est souvent perçue comme la solution de facilité pour que ça sonne quand même.*

ENJOY THE SILENCE

Compresser le son, c'est donc réduire les silences, atténuer les nuances. Ce qui revient en fait à réduire les fractions de seconde où le cerveau et les tympanes ne sont pas exposés et peuvent se reposer. Suivre une émission, un album ou un concert au son compressé, c'est s'exposer à un flux d'informations constant, donc aussi exiger un sur-régime de la part du système auditif. Or, on ignore complètement les effets sur l'audition qu'une telle exposition peut entraîner à long terme. On manque de recul, d'études poussées. Ce qui n'arrange rien, c'est qu'en matière d'audition, les dégâts sont généralement retardés de 20 à 40 ans. Cerise sur le gâteau : celui qui se donne pour mission d'alerter le public de dangers potentiels dans ces domaines où la notion de plaisir, de liberté et de transgression restent importantes, passe aussi généralement pour un enquiquineur de première. Pourtant, certains spécialistes n'hésitent pas à prévoir 1 milliard de sourds sur Terre à l'horizon 2050. Seront-ils entendus ?

Un grand merci à Philippe Ohsé, de la Semaine du Son.

a compression du son, vaste sujet, vaste débat. Des chiffres auxquels on ne comprend rien, des unités de mesure un chouïa compliquées. Une distinction primordiale, aussi : la compression du son, ce n'est pas la compression de données. Réduire le volume de fichiers informatiques, y compris sonores et musicaux, relève du codage. Compresser le son tient par contre essentiellement d'un travail de réduction d'écart entre le son faible et le son haut, par exemple le cri et le chuchotement. Autrement dit, compresser, c'est atténuer les nuances.

En radio, on commence par compresser le son pour surmonter une contrainte technique évidente. Les ondes AM et FM sont des modulations de fréquences plutôt faibles. Si on veut émettre un signal sur une longue distance et ne pas le voir très vite se noyer dans l'onde porteuse, il faut donc le compresser. "Taper" en quelque sorte "tout à fond", de façon à ce que le signal présente un bloc compact. La compression commence toutefois à dépasser son rôle de simple nécessité technique lorsque les radios d'état se mettent à perdre leurs monopoles (du début des années 60 à la fin des années 80). Il ne s'agit alors plus seulement de se faire entendre loin et de ne pas se voir brouiller le signal par ceux des stations pirates, privées et commerciales concurrentes, mais aussi de se trouver une couleur, un cachet sonore, de sonner "pêchu", donc branché. Skyrock et NRJ ont ainsi développé un son très caractéristique, très compressé.

Les nuances, la respiration et la dynamique naturelle sont les victimes collatérales de cette guerre du son entre radios. Tout est désormais compressé au même volume et la pub va même un peu plus fort encore. Certaines personnes plus sensibles que d'autres se mettent à ressentir l'impression d'un son peu naturel, plat. En fait, carrément agressif.

Le boom technologique des années 2000 achève de rendre la compression incontournable. Comme on sait que les gens écoutent surtout la radio en voiture, sur leurs téléphones, sur des baladeurs numériques, des laptops, au casque et dans les magasins, le son est depuis écrasé de façon à sonner

LE • COM



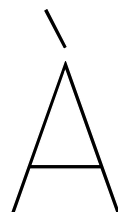
La presse écrite musicale

BORN TO BE ALIVE

Avec la disparition de plusieurs titres phares, la presse musicale prend des allures de cimetières.

L'industrie musicale a déjà dû réinventer ses métiers. Va-t-elle aussi enterrer la presse papier ?

RAFAL NACZYK



À l'heure du streaming, des blogs et des réseaux sociaux, la presse écrite ne servirait plus à rien. Pas même à la promotion des artistes, selon certaines maisons de disques qui ne jurent plus que par les plateformes numériques pour asseoir leur crédibilité. L'arrêt de la parution de la revue française «pop & moderne» *Magic*, en mai dernier, avait soulevé une vive émotion auprès de tous les passionnés de pop indé. Toujours en France, depuis le début de

l'année, *Trax* et *Technikart* – repris par une société informatique – sont sous perfusion. En Angleterre, la bible *NME* ne se vend plus, mais survit en gratuit. En Belgique, les pionniers de la rock critic se nommaient *En Attendant*, *Rock This Town*, *Mof...* tous défunts. Et voilà que le dernier des Mohicans, le *RifRaf*, a sifflé la note finale après 30.000 chroniques de disques, près de 2.000 rencontres et 22 ans d'activité. Sans subsides et gratuit, le presque seul magazine belge strictement consacré à la musique ne vivait que grâce aux recettes publicitaires. Or sur les quatre premiers mois de l'année, sa régie n'a récolté que 10.000 euros de pub. Insuffisant pour survivre : ses besoins étaient de 250.000 euros par an.

La presse musicale papier va mal. Vit-elle ses derniers instants ? *Dans 10 ou 20 ans, dans le monde des médias, on parlera sans doute de génération Gorafi ou de génération Vie de Merde... pas de génération Gonzai, ni de génération New Noise, Tsugi ou Noisey*, relève Serge Coosemans (ex-RifRaf) dans l'un de ses billets. On aurait tort de lui donner raison. Ou inversement. Les magazines musicaux se trouvent au milieu de deux plaques tectoniques. Celle de l'industrie du disque, au frottement de plus en plus sourd, et celle de la presse papier, qui essaie de combler la faille. Toutes deux ont été très proches. Désormais, elles jouent à «fuis-moi je te suis».

Ces éléments de chute sont incontournables, explique Jean-Luc Cambier, rédacteur en chef du magazine *Moustique*. *La baisse des recettes publicitaires est liée au marché du disque, secteur qui investit moins sur la presse papier. Même si le streaming explose, il y a moins d'argent pour financer la presse spécialisée*. Dans la presse belge francophone, l'hebdo qui pique a été le premier magazine généraliste à s'ouvrir à la musique. *Focus*, le magazine culturel du *Vif/L'Express* lui a emboîté le pas. Le premier bénéficie encore des rares publicités culturelles, *Focus* pas. Le premier est quasi inexistant sur le web, le second pas. *Au Vif, c'est l'addition des trois supports (le newsmagazine, la culture et le lifestyle) qui assure une viabilité. Pas la culture ou la musique de manière monothématique... Ce qui nous garantit une totale liberté de ton*, confie Laurent Raphaël, rédacteur en chef du *Focus/Vif*.

Mais la musique, placée en couverture, fait-elle encore vendre du papier? *Avant, U2 signifiait quelque chose. Aujourd'hui, quel groupe a une valeur ajoutée ? Sauf exclu, même une couverture avec Beyoncé ne fera pas vendre, puisque sa vie s'étale sur tous les réseaux*, explique Jean-Luc Cambier. Entre l'âge d'or de la presse musicale jusqu'au nouveau millénaire, la musique avait une signification qui dépassait l'esthétique et le goût : le rock, le jazz, la pop, le funk véhiculaient des valeurs de révolte et de progrès social, dans lesquelles les digital natives se retrouvent moins. L'objet musical lui-même s'est dématérialisé pour devenir banal, car téléchargeable à chaque instant. *Il y a un désinvestissement sociétal de la musique. Du coup, les lecteurs ont moins de curiosité pour des albums ou des disques qui ne leurs sont pas donnés*, observe Jean-Luc Cambier.

Le métier de journaliste musical, lui aussi, a complètement changé. Dans les années 70, les rock critics sont des personnes d'influence, des faiseurs d'opinion, presque des stars. Lester Bangs a construit des légendes, il en est aussi devenu une... Aujourd'hui, s'il garde un rôle de médiateur ou de transmetteur, il n'est plus le seul à poser un avis ou à tendre le micro. Aux festivals ou en coulisses, blogueurs et journalistes se disputent parfois la priorité pour les interviews. Dès lors, la presse musicale a-t-elle encore une valeur ajoutée? *Un média de niche comme un blog ne convainc que des gens qui sont déjà convaincus. Pour un média généraliste, c'est différent. Ce qu'on explore, c'est le rapport de l'artiste avec le monde qui*

l'entoure. Est-ce que son œuvre dit quelque chose de l'époque et de l'état de notre société ?, s'interroge Jean-Luc Cambier. *Mais plus on entre dans une niche, moins le débat est important*. Quand n'importe qui n'importe où a un accès direct à l'information, pour se distinguer, il faut forcément proposer autre chose. *Nous ne voulons pas être un simple recueil de conseils d'achat*, explique Laurent Raphaël. *La presse culturelle et musicale a aussi un devoir d'enquête, chose que les blogs ne font pas*.

Comme d'autres pans de l'information, la presse musicale ne meurt pas, elle se réinvente. Le cas des *Inrockuptibles*, nés en 1986, est particulièrement révélateur : passé du rock à la culture, le magazine français a terminé généraliste. Et pas nécessairement en misant sur le web. *C'est essentiel de pousser la musique sur le web, mais le contexte a changé*, explique Maxime de Abreu, journaliste musical aux *Inrocks*. *Avant, les journalistes avaient accès aux choses en primeur. Aujourd'hui, tout le monde a accès à tout en même temps. Il suffit d'allumer Spotify. Ce qui fait encore la différence, c'est le type de contenu. Aux Inrocks, on a fait le choix de proposer davantage de reportages magazines avec, par exemple, un groupe en studio. D'ailleurs, on a largement réduit la voilure sur les pages critiques. C'est assez révélateur*. Et si la compile des *Inrocks* va être amenée à se digitaliser, la rédaction estime avoir trouvé un bon équilibre entre le web et le papier. Grâce à des croisements réguliers de contenus.

Ailleurs, de nouveaux modèles - non seulement rentables mais aussi éditoriaux - se développent. Qu'on l'approuve ou pas, la tendance revient aux formules magiques du management contemporain : fusion, co-branding et stratégie cross-médiatique. *Rough Trade*, le fameux disquaire de Londres, publie désormais son propre magazine. En France, ce sont des marques comme *Orange*, *Red Bull*, *Schweppes* et *Heineken* qui financent leurs propres médias musicaux. Quant au cultissime magazine *Rolling Stone*, il vient d'être racheté à 49% par *BrandLab Technologies*, une startup de Singapour. Avec, pour objectif, de créer *Rolling Stone International*, « une grande entreprise d'organisation de concerts et d'événements, ainsi que de développement de merchandising », selon un communiqué.

Et en Belgique? On a déjà contraint le magazine culturel *Agenda* à fusionner avec les autres médias bruxellois néerlandophones *TV-Brussel*, *FM Brussel*, *Brussel Deze Week* et *Brusselnieuws.be*, et donner ainsi naissance à *Bruzz*. Avec ses subventions de 8,5 millions d'euros par an, *Bruzz* devait organiser une rédaction « cross-médiatique » et créer ainsi une nouvelle dynamique. Avec l'objectif, à terme, de liquider le magazine papier *Agenda* pour faire basculer l'offre culturelle sur le web. Le résultat de l'opération est apparemment moins prometteur qu'escompté : départs volontaires, licenciements, déclassements... En interne, l'urgence de la situation a poussé le conseil d'administration de *Bruzz* à parachuter un consultant, l'ex-directeur de l'information de *VTM* *Klaus Van Isacker*, pour prendre les rennes de la rédaction. Car les lecteurs, habitués à l'*Agenda* papier, ont du mal à suivre l'aventure pixellisée.

Internet donne de l'espace à beaucoup d'originalité et beaucoup de talent. Mais l'économie du web s'est construite sur une fragilité. D'ici quelques années, quand le mirage se sera estompé, les acteurs qui se recentrent sur le web vont se confronter à la réalité des publicités, estime Laurent Raphaël. *Et de conclure : ils se rendront compte que leur business modèle ne tient pas la route. Parce que sur la Toile, le gâteau publicitaire est divisé en milliers d'acteurs là où, sur papier, il est divisé en dix*. La mort de *SoundCloud* est annoncée. *Spotify*, qui publie lui-même du contenu, ne rapporte toujours pas d'argent. Entretemps, cette nouvelle architecture aura fait de nombreux dégâts.

IN SITU...

Water Moulin

LE ROCK DANS TOUS SES ÉTATS



Depuis 2009, une petite bicoque en pierres rouges repositionne Tournai sur la carte des musiques alternatives. Fort d'une solide programmation, le Water Moulin assure une ambiance électrique dans un décor bucolique. Entre belettes à lunettes et sanglier masqué, pogos et farandoles, on accueille ici les meilleurs ambassadeurs du rock indépendant. Salle de concert, espace de résidence, motel de ville, micro-brasserie, atelier de sérigraphie: cette ancienne maison de repos est aujourd'hui au four et au moulin.

NICOLAS ALSTEEN

Tournai. À quelques enjambées de la célèbre cathédrale aux cinq clochers, le Boulevard Eisenhower ne joue pas dans la même catégorie touristique. Moins attrayante, entièrement asphaltée, l'artère abandonne ses charmes urbains au quotidien des navetteurs. Emplacements de parking et voies de chemin de fer balisent la route qui conduit à la porte du Water Moulin. À l'intérieur de l'établissement, changement de décor: mouettes au plafond et belettes empaillées sur les murs, tête de sanglier au-dessus du bar, boule à facettes et autres aquarelles ultra kitschs donnent au lieu des allures de jardin extraordinaire. *Au départ, ce bâtiment était une maison de repos*, indique Tom Raznor, programmateur et cheville ouvrière du club hennuyer. *Quand les personnes âgées sont parties, l'endroit s'est transformé en secrétariat pour l'usine d'à côté. À partir de 2006, la baraque va même héberger quelques étudiants*. Durant ces années «kot», un groupe local, Thee Marvin Gays, investit le grenier pour ses répétitions. D'autres formations tournaisiennes leur emboîtent le pas. En quelques mois, la maison devient le quartier général d'un escadron de rockeurs indépendantistes.

Début 2009, tout ce beau monde se met en tête d'organiser des concerts. Pour ce faire, quelques aménagements sont nécessaires. Des cloisons tombent, une scène se monte. En abattant les murs, la petite équipe met au jour un vestige rustique : une affiche sur laquelle s'exhibe un joli moulin hydraulique. La découverte est de taille. Elle donnera bientôt une identité à la salle... *Nous étions sur le point d'annoncer la programmation et nous n'avions pas encore de nom. Nous ne sommes pas allés chercher bien loin : le moulin à eau était trop beau.*

Dans la région, l'émergence du Water Moulin répond d'abord à une pénurie culturelle. *Les seuls endroits qui proposaient encore des concerts alternatifs étaient des cafés du centre-ville... Mais ils ont fermé les uns après les autres. À cause du bruit, notamment. Ici, pas de problème du genre. Les nuisances sonores s'adressent en effet à un public averti. Surtout, les voisins ne se plaignent pas. C'est qu'il n'y a pas de quoi. Entre la voie ferrée et le site industriel attenant, le Water Moulin ne gêne en rien. Un jour, nous avons quand même enregistré une plainte. Parce qu'un mec complètement schlass a klaxonné pendant une demi-heure devant l'entrée. C'était davantage lié au parking. Dans la salle, on peut se permettre de lâcher le son à fond les ballons.*

Chaque jour, quatre à cinq propositions artistiques atterrissent dans la boîte aux lettres électronique de la petite salle. La sélection opérée est drastique. Avec deux événements par mois, le Water Moulin n'entend pas programmer n'importe quoi. Depuis sa création, l'endroit a offert l'hospitalité à un paquet de groupes enragés, mais toujours de qualité. The Ex, JC Satan, Mountain Bike, White Fence, The Feeling of Love, Dans Dans, Aksak Maboul, Cocaine Piss, Pop. 1280 ou La Jungle sont notamment passés ici. Sans oublier les légendes vivantes : James Chance, André Brasseur ou Damo Suzuki. Tous ces musiciens sont logés à la même enseigne. Avec son dortoir, sa salle-de-bains et une cuisine d'appoint, le Water Moulin offre le gîte et le couvert à tous les voyageurs qui s'invitent sur ses affiches.

UNE CUVÉE LOCALE : PAR AMOUR DU GOÛT

De mieux en mieux organisée, la vie sur place s'est ajustée selon les règles de la méthode essai-erreur. *Au début, c'était la débrouille. On louait le matériel de sonorisation ou on trouvait des arrangements entre copains. Au bout d'un moment, nous avons acheté notre propre matos en investissant les bénéfices accumulés au fil des soirées. On s'améliore au jour le jour. Avant, nous allions même chercher les casiers de bière au supermarché ! Après les concerts, on rapportait les vidanges. On fonctionnait à l'ancienne. Désormais, une brasserie nous livre notre bibine officielle : la Water Moulinette. Elle existe depuis trois ans. L'éti-*

quette de la bouteille est régulièrement renouvelée par des graphistes avec lesquels nous avons l'habitude de collaborer. C'est qu'un atelier de sérigraphie réside également au cœur du projet. Posters ou flyers artisanaux et autres dessins vraiment géniaux se matérialisent ainsi au Water Moulin. Des pochettes d'albums aux affiches des spectacles de Queens of the Stone Age ou Hubert-Félix Thiéfaine, les visuels originaux témoignent ici d'un savoir-faire local.

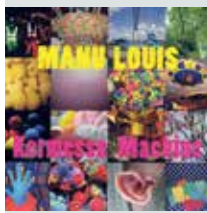
Le Water Moulin se profile aussi comme un indispensable espace de résidence. *Au départ, nous avions aménagé deux locaux de répétition. À présent, nous en avons quatre. Mais, compte-tenu de la demande, nous manquons encore de place. C'est qu'une véritable émulation naît au cœur de cette maison. Où chaque groupe sert de levier pour d'autres formations. De Thee Marvin Gays à Bayacomputer!, la théorie des « six degrés de séparation » vole en éclat. Il n'est pas rare que certains musiciens s'impliquent dans deux ou trois projets différents, affirme Tom Raznor. En organisant une vie au Water Moulin, nous avons – presque involontairement – structuré la scène locale. De nombreux acteurs du paysage musical belge se font donc les dents sur le plancher de la maisonnée : Unik Ubik, Adolina, Bayacomputer!, Japans, Sects Tape, Kùlt, Pedigree, Thee Marvin Gays ou Pulsmaster comptent parmi les éléments actifs du Water Moulin.*

BROCANTE & BROTIUDE

Pour applaudir les artistes du coin, certains viennent de loin. *Une partie du public parcourt plus de 150 kilomètres afin d'assister à un concert chez nous. Pour ça, l'emplacement nous est favorable. Idéalement situé, le Water Moulin déroule sa programmation à l'attention des mélomanes hennuyers, mais aussi vers la France et la Flandre. Courtrai n'est pas loin. Arras et Lille non plus. Dans les faits, la salle fonctionne tel un club privé. À l'entrée, chaque visiteur présente sa carte de membre – monnayée contre un euro symbolique. De l'autre côté de la porte, la fête se joue dans une ambiance surréaliste. Entre peintures chinées aux puces et drôles de bestioles empaillées, on croit rêver. La déco ? C'est du fait-maison. On farfouille pas mal. Et puis, les gens nous font régulièrement des dons. Parfois, on s'en passerait bien. On nous ramène souvent des divans ou de vieux meubles. Le truc, c'est qu'on gère une salle de concerts, pas un vide-grenier. N'empêche, question son, le Water Moulin est le paradis des bonnes affaires. Au rayon rock, on peut toujours y dénicher son bonheur et, qui sait, tomber sur une trouvaille inespérée.*

.....
www.watermoulin.bandcamp.com





Manu Louis
Kermesse Machine
Iglou Records/Iglectic

Vous avez pu l'apercevoir en première partie de Jacques début novembre au Botanique. Et on peut dire que Manu Louis partage le même décalage que le suscité, mais musicalement plus acoustique. Le bien-nommé *Kermesse Machine*, c'est un peu le grand écart entre musiques de fêtes ringardes, et des beats électro bon marché qui côtoieraient un brass band bien achalandé et pouvant apporter ci et là trompettes, tuba et autres trombones au bazar. L'ex-chanteur de Funk Sinatra définit d'ailleurs son essai comme une *montagne de plastique jonchant les rues un lendemain de fête (...)* un gitan virtuose qui joue du synthé avec un son de trompette. Sinon, beaucoup de claviers (synthé, rhodes, clavinet...), un peu d'anglais, beaucoup de français – qui sonne parfois comme du Carl –, et puis des cuivres, des canards, une *tombola...* et un joli morceau qui résume bien la grande foire de Manu Louis, la *Fanfare Électrique*. - **FXD**



Navaho
Navaho
Autoproduction

Nouveau-venu dans la galaxie pop bruxelloise, Navaho a fait son apparition cet été avec les singles *His Fatness* et *Summer*. On pense par

ci à Motorama pour certaines ambiances, par là à Julian Casabalanca ou à Mountain Bike pour la voix et certains effets, voire à Mac DeMarco pour la lazyness assumée. Bref entre cold wave et (surf) pop, ombre et lumière, indien ou cowboy, leur cœur balance. On n'est pas bien là, dans l'air du temps ? - **FXD**



Mugwump
Metempsycho
Subfield/Kompakt

Amorcée par le succès remporté par son premier album (*Unspell*), la métamorphose de Mugwump se cristallise aujourd'hui à travers les sept pépites électroniques du E.P. *Metempsycho*. Pour donner vie à ses morceaux sur scène, le DJ et producteur s'est en effet constitué une équipe, un véritable groupe, capable de soutenir le rythme imposé par ses compos originales, mais aussi de balancer des serpents new-wave et autres confettis post-punk par-dessus les machines. Imaginé comme le prolongement de cette expérience collective, le single *At The Front* aborde l'électro avec une mélodie, du chant et de sérieux référents (de New Order à TC Matic en passant par LCD Sound-system). Proposé en bonus dans une version dub, le morceau donne des envies de transes psychotiques, de danses foudroyantes. Entre live et remix, on redécouvre également des parcelles de l'album *Unspell*. Le meilleur exemple reste encore la lecture de *Breakdown* proposée par le tandem Ivan Smagghe-Rupert Cross. Du lourd. Du très lourd. - **NA**



© Jean-François Hamy

Endz Shake

62TV RECORDS/[PIAS]

Deux anciens routards jettent les bases d'un nouveau trio. Accompagnés du batteur Kevin Guillaume (he died while hunting), Loïc Bodson (ex-Flexa Lyndo) et Fabrice Detry (ex-Austin Lace) enregistrent les débuts de Endz. À l'époque de nos projets respectifs, l'hypothèse d'un groupe commun était inimaginable, reconnaît d'emblée ce dernier. *L'ADN de Flexa Lyndo s'ancre dans le shoegazing ou le slowcore. Alors qu'avec Austin Lace, la proposi-*

tion était ultra pop. Je voyais mal comment faire coïncider ces deux univers. Loin de la scène, c'est dans la vie que l'amitié opère un rapprochement des planètes. L'idée, c'était de bouleverser nos habitudes en composant uniquement à partir d'improvisations. Enregistré entre l'intimité d'une chaufferie et l'immensité d'une salle de conférence, le premier E.P. du groupe esquive la mélodie dès qu'elle tend à s'accrocher un peu trop longtemps. *Installer une atmosphère, c'est notre ligne de conduite. On se sent à l'aise avec les ambiances, les textures sonores.* À travers les huit titres de Shake, Endz fantasme l'Amérique de Deerhunter, l'Angleterre de Field Music ou le Canada de Suuns sur un brasier d'harmonies improvisées. Étrangement cryptiques, mystérieusement sensibles, les textes trouvent ici une aire de jeux pensée pour eux. *J'écris les paroles avec Loïc. Notre démarche relève quasi du cadavre exquis. C'est une partie de ping-pong au cours de laquelle on sèche un mot en phase avec la sonorité des morceaux. Le sens n'est pas notre but premier. Ce qui compte, c'est l'émotion.* Au plus près du cœur et des sensations, Endz tend la main en guise de présentation. Une paluche à serrer. Sans hésitation. - **NA**



Tout Finira Bien
Au cœur
Iglou Records/Factice

Un album qui, dans ses morceaux d'ouverture, n'aurait pas dépareillé avec l'esprit de Gainsbourg (première période) ou de Boris Vian (*Le monde, Au-delà des aléas*). Tout commence donc bien dans des ambiances jazzy old school qui font chaud aux oreilles et au cœur. Mais Gilles Bourgain & son band se plaisent à prendre de plus en plus de risques au fur et à mesure que les pistes s'effacent avec des petits inserts électros (merci Gil Mortio), des entrelacs de flûte et clarinette, des jeux avec les mots chantés à deux voix... Les percussions réussissent parfois à

prendre le dessus et à installer un joli chaos. Mais le tout finit bien... plus calmement et avec des notes ou des textes à la poésie certes plus sombres, mais bien. - **FXD**



Billions of Comrades
Rondate
Black Basset Records

Ancien lauréat du Concours Circuit, Billions of Comrades relance sa centrifugeuse pour assembler des particules de rock (post-punk, new-wave, math-rock) dans un deuxième essai concluant. Composé dans l'urgence de l'instant, *Rondate* défie les plans formatés avec sept morceaux dopés à l'électricité. Plus fougueux et aventureux

que son prédécesseur, le nouvel album du groupe tubizien trace le bitume sans frein à main. Ici, ni cahier des charges ni concession sur le compte du qu'en-dira-ton. Billions of Comrades répond simplement à ses pulsions. Échafaudée aux côtés du producteur Gil Mortio (Joy as a Toy), l'affaire se joue entre mélodies et expérimentations, poussées de fièvre et purs moments de contemplation. Dans une lignée ondulatoire, la musique du quatuor évoque tour à tour Suuns et Bloc Party. Millimétré, pas prise de tête, jamais calculé, le math-rock de Billions of Comrades n'écarte plus son besoin de danser, d'exfiltrer la tension sur le dancefloor. Ailleurs, le post-punk n'écarte plus perçu comme un mausolée immuable. C'est un laboratoire, un lieu d'évolution, d'émancipation. Une belle progression. - **NA**



Baby Fire
Gold
Off Record/COD&S

Articulés autour des idées (noires) de Dominique Van Cappellen-Waldock (alias Diabolita), les morceaux du troisième album de Baby Fire s'engouffrent dans les tréfonds de l'âme avec des mélodies à fleur de peau. Épaulée par deux copines (la bassiste Gaby Séguin et la batteuse Isabel Rocher), la chanteuse fend les brumes électriques d'une voix tranchante, glaçante. Pour compenser ce souffle sibérien, *Gold* marche sur les braises éparpillées, tout au long du chemin, par Carla Bozulich (Evangélista) et Shannon Wright. Chez Baby Fire, tout se joue dans une

atmosphère sombre et oppressante. Pour s'éclairer, il convient de suivre les feux sacrés qui grésillent d'un bout à l'autre du disque. *Tiger Heart, Burning Body Burning Bed* ou *You Forever* brûlent les cœurs et réchauffent l'esprit. Produité par Pierre Vervloessem (dEUS, Joy as a Toy), ce nouvel album maintient le post-punk sur la corde raide. Un exercice périlleux, accompli avec autant de grâce que de rage. - NA



Osman Martins & Quatuor MP4
Vontade Saudade
Homerecords

Vontade Saudade, c'est l'histoire d'une belle rencontre, une belle rencontre de plus gravée sur disque ! C'est aussi l'approvisionnement de deux mondes musicaux et de deux continents bien différents. Car c'est sur ce disque que le pays de la samba et de la bossa-nova entre en fusion avec le paysage classique du très contemporain

Quatuor MP4. Une sauce liée par le brillant arrangeur Pierre Slinckx (lauréat du prix Henri Pousseur 2013 et du Prix André Souris 2015). Pour la petite histoire, c'est à l'initiative de Didier Mélon (l'animateur de l'émission sur La Première *Le monde est un village*) que le « guitariste » et chanteur brésilien (il joue sur une guitare d'origine portugaise à quatre cordes, le cavaquinho), Osman Martins, a abordé le quatuor à cordes pour élargir ses/ leurs horizons musicaux. Douceur, nostalgie et chaleur sont volontairement au menu de ce bel enregistrement qui devrait plaire aux amateurs de sonorités brésiliennes finement arrangées. - FXD

Jaune Toujours 20 STH.

Choux de Bruxelles

Pour célébrer dignement ses vingt ans d'existence, le collectif Jaune Toujours publie une anthologie riche en bonnes vibrations. Rassemblant tous les singles (de *Tout le monde à Ici Bruxelles*), une panoplie d'inédits et autres enregistrements captés dans l'urgence de l'instant, *20 STH.* offre un joli panorama sur l'œuvre folklorique de cette troupe atypique. Entre jazz marollien, envolées klezmers et émanations balkaniques, ce brass band urbain s'est toujours montré solide comme un (groupe de) roc(k). Engagés, généreux et chargés d'auto-dérision, les textes du chanteur-accordéoniste Piet Maris résonnent encore et toujours dans l'actualité. Peut-être même plus que jamais. - NA



Jean-Paul Estiévenart *Behind The Darkness*

IGLOO RECORDS/IGLOO JAZZ

Jean-Paul Estiévenart est un musicien exigeant et, sous des dehors rigolards et blagueurs, il couve une sensibilité profonde. *Behind The Darkness*, son dernier album en trio qui vient de sortir chez Igloo, révèle un peu de sa nostalgie trouble, un peu de ses fêlures et peut-être même de ses blessures. Intérieurement, Jean-Paul Estiévenart hérite le gros caillou charbonneux de son enfance. Les histoires qu'il nous raconte nous

emmènent sur des chemins parfois tortueux mais surtout pleins de surprises. Au-delà d'une noirceur apparente jaillit toujours une lueur. *Behind The Darkness*, c'est un cœur qui bat, un souffle qui s'accélère, un cri que l'on contient ou un chant qui apaise. C'est un disque totalement maîtrisé qui joue à cache-cache avec nos émotions, comme on joue derrière les terrils du borigage sur lesquels Estiévenart a passé son enfance, là où son grand-père, homme exigeant lui-même et à qui il dédie l'album, lui a donné le goût de l'effort, du travail bien fait et du partage. Il peut ainsi compter sur une paire rythmique extrêmement constructive, collaborative et inventive. Aux drums, avec toute la verve et la subtilité qu'on lui connaît, Antoine Pierre taille les tempos tandis que Sam Gerstmans les polit, les fait briller ou les rend plus âpres encore. On reçoit *Blade Runner* comme un coup de griffe, on frémit à l'écoute de MOA, on patauge dans *Deep Heart...* Parfois, la trompette vacille comme une lampe au fond de la mine avant de se défilier pour aller faire la fête au grand air. La pureté du phrasé classique se frotte à la folie délirante de la liberté. Pas la peine d'essayer de comparer le jeu du trompettiste à celui de ses contemporains ou illustres prédécesseurs, même si l'on devine ici ou là quelques affinités, Jean-Paul Estiévenart s'est forgé un son bien à lui et il en démontre l'éblouissant résultat dans un album de premier ordre. - JP

Ronald Van Spaendonck *Leave me alone*

Enregistrer seul des pièces de six à douze clarinettes, voilà le pari un peu fou que s'est lancé Ronald Van Spaendonck avec *Leave me alone* : *Un travail de titan, aussi bien sur le plan musical que sur le plan technique qui ne pouvait se faire qu'en étroite collaboration avec un ingénieur de son (Hughes Maréchal) aussi passionné que moi par un tel projet.* D'Anthony Girard à Steve Reich, huit autres compositeurs se succèdent avec comme fil conducteur, le courant minimaliste : *C'est une esthétique à laquelle je suis très sensible et que j'adore jouer. La variété de langages que l'on trouve dans ce courant est très riche, des musiques très rythmées de Reich aux pièces contemplatives de Pärt.* Ce CD, c'est aussi la rencontre entre l'artiste et François Morel pour *Les Vaches de Narayana* de Tom Johnson : *Acteur à la filmographie impressionnante, il est d'une grande humilité et son talent est tout simplement hallucinant. Nous avons immortalisé l'instant par quelques photos*



dans son jardin et je lui ai proposé d'en mettre une dans le booklet. J'ai pris son c'est dommage qu'il n'y ait aucune vache dans mon jardin très au sérieux et j'ai demandé au dessinateur du Petit Spirou de me dessiner le décor repris ici. *Leave me alone, c'est pour l'artiste un besoin d'être seul après une longue période d'incertitude et au commencement d'un nouveau chemin que je voulais plus beau et moins chaotique. Le clin d'œil se situe certainement dans le fait que joue des pièces pouvant aller jusqu'à douze clarinettes, seul avec moi-même.* - AD

LISTE DES SORTIES

ENVOYEZ-NOUS LA DATE DE SORTIE DE VOS PRODUCTIONS.

Nous relaierons dans ces colonnes : larsen@conseildelamusique.be

CHANSON

FaOn FaOn (E.P.)

FaOn FaOn
Autoproduction

Le Ton Mité

Mystery Trail to Space Needle
Crammed Discs

MelisKa (E.P.)

Premier Souffle
MistinProductions

Saulc

L'éclaircie
[PIAS]

Tout Finira Bien

Au Cœur
Iglloo Records/Factice

Zéphyr

Un Ciel Si Fragile
Autoproduction

CLASSIQUE -

CONTEMPORAIN

Dirk Brossé

Concerto for Isabelle
Dirk Brossé, Marie Hallynck
Warner Classic

Duo Rosa

Return
Et'Cetera Records

Johann Sebastian Bach

Actus Tragicus
Vox Luminis, Lionel Meunier
Outhere/Ricercar

Moussorsgky

Pictures at an Exhibition
Claire Chevallier
Cyprus Records

Ronald Van Spaendonck

Leave me alone, minimal music for clarinets
Pavane Records

ELECTRO

Fabrice Lig (E.P.)

Justice
Lig Music

GoldFFinch (E.P.)

Nova
Fuse Music

Jean-Jacques Perrey & David Chazam

ELA
Freaksville Records

Mugwump

Metempsycho
Subfield

South Union (E.P.)

On Stage
Lig Music

Underviewer

Wonders & Monsters
Alfa Matrix

JAZZ

Ghaliya Benali & Määk

MwSoul
W.E.R.F. Records

Jean-Paul Estiévenart

Behind the Darkness
Iglloo Records/Iglloo Jazz

Music 4 a While

Music 4 a While Opus II
Iglloo Records/Iglectic

Nathalie Loriers / Tineke Postma / Nicolas Thys

We will really meet again
W.E.R.F. Records

Orchestra Nazionale della Luna

Orchestra Nazionale della Luna
Avatar

JEUNE PUBLIC

Educ'Actions & Dignité

Et si on chantait... Ensemble!
Homerecords

Sttella

La ComPile'Poil de Sttella pour les enfants
Victor Melodie

POP ROCK

Goodbye Moscow

Souvenirs futures
Autoproduction

It It Anita

Agaiin
Luik Records

Lula Bay (E.P.)

Fearless
Autoproduction

Mango Moon (E.P.)

Mango Moon
Autoproduction

Retrouvez la liste complète des sorties sur www.conseildelamusique.be

POURQUOI ?

L'Entrepôt

MAIS POURQUOI N'Y PROGRAMME-T-ON QUE DU MÉTAL ?



DK

Si le genre tient le haut de l'affiche dans la salle arlonnaise, il y a à cela une raison d'abord historique. Comme le confirme et l'explique Frédéric Lamand, le programmateur, le métal y était fort présent avant les rénovations entreprises dans l'ancienne agence de douane. *Le lieu était très brut, et l'esthétique musicale correspondait plutôt bien avec l'endroit. Depuis la rénovation de 2012, il y en a encore beaucoup, mais il n'y a pas que ça.*

Tout s'explique, comme on dit sur une certaine chaîne de télé privée... Il faut surtout préciser que les alentours comptent pas mal d'associations de coproducteurs avec lesquelles L'Entrepôt bosse sur des plateaux métal, black métal, extrême, grind, hardcore et autres. *Vu qu'on est un peu le seul lieu de la région où on propose des musiques actuelles, je prends, évidemment.*

Si le rock dur est une niche, Frédéric Lamand en cultive quelques autres. Même TaxiWars a fait un saut à Arlon! Du jazz, donc... Et là aussi, il y a une raison : *Nous nous trouvons près du Luxembourg sur lequel*

Du métal, ses variantes plus ou moins extrêmes, et plein de groupes aux noms évocateurs ou aux logos à la limite de l'illisible? Notez, Arlon, c'est loin, donc en matière de bruit, ce n'est pas trop grave! Plus sérieusement: oui, on y joue beaucoup de métal, mais pas que ça!

DIDIER STIERS

il y a une offre culturelle hyper importante, reprend notre interlocuteur. Même chose en Lorraine française et à Trèves. Il existe là-bas énormément d'infrastructures. Je me suis amusé à les compter : je crois qu'on dénombre 18 salles de concerts dans un rayon de 80km autour d'Arlon, mais uniquement dans les autres pays! CQFD : si l'on entend chez lui du rock progressif, des musiques roots et d'autres choses plus extrêmes, c'est aussi parce que ces genres très précis ne sont pas développés par ces 18 autres salles de concerts recensées dans la zone.

Ah, oui, à propos de Zone... La salle liegeoise, pour le coup! Sachez qu'au premier semestre 2017, elle programmera à la rue Zénobe Gramme. Et inversement au second semestre. Question de fête convenablement les deux décennies de L'Entrepôt. Sont par exemple déjà annoncés, en vrac: Kapitan Korsakov, The Guru Guru, Hypochristmutreefuzz, Mont-Doré ou encore un soir cent pour cent féminin, avec Bridear (JP), Maidavale (SE) et Krakenizer.

Pour l'agenda complet, métal ou non, voyez sur www.entrepotarlon.be.

VUE DE FLANDRE

Zimmerman

NI COMPROMIS, NI DEADLINE

Balthazar a fait des petits ! Ou presque : le groupe formé entre Courtrai et Gand voit aujourd'hui quelques-uns de ses membres évoluer également en solo. Pendant que Maarten, le chef de la bande, s'est mué en Warhaus, Simon Casier, son bassiste et choriste, s'offre un clin d'œil à Dylan. Et surtout un premier album personnel, *The Afterglow*, pour lequel il devient chanteur et multi instrumentiste.

DIDIER STIERS



© Anton Coene

Pourquoi se lancer dans un projet en solo alors que le groupe dans lequel on joue marche bien ? Et même très bien, dans le cas de Balthazar ?

Ça faisait déjà un bon moment que j'écrivais des morceaux, mais sans pour autant avoir l'intention de les sortir sur un disque. Peut-être que je me disais juste inconsciemment qu'un jour, je ferais un album personnel. Cet album est là aujourd'hui... Les titres qui s'y retrouvent ne constituent pas le « best of » de mes dix dernières années : ils ont été écrits sur une très courte période de temps et sur le moment me semblaient bien aller ensemble. Ce qui a changé, c'est un peu l'état d'esprit : c'est devenu pour moi une nécessité. J'ai voulu m'occuper de ça à 100%, ce sont mes morceaux, j'ai eu envie de les sortir, sans compromis avec qui ou quoi que ce soit. C'est vraiment moi, tout seul.

Facile d'insérer ce projet personnel dans un agenda chargé ? Le *Thin Walls* tour vous a bien occupés, dans le groupe...

C'est vrai qu'avec Balthazar, ces dernières années, on a beaucoup joué. J'ai travaillé quand j'étais à la maison, et puis en tournée, un peu entre les gouttes. Même chose pour l'enregistrement. En fait, c'était pas plus mal comme ça, de travailler pendant la tournée. Ça permettait au moins de changer un peu d'air. Et d'un autre côté, ça m'a évité de trop me prendre la tête sur ce disque. Les titres

ont le plus souvent été enregistrés en une prise et cette manière de faire a finalement été très rapide. Passer un an et demi sur un album, ça peut paraître super lent, mais du coup non, puisque j'ai travaillé par courtes périodes. Des périodes pendant lesquelles je n'avais aucune pression, c'est bien aussi. Pas de deadline, c'était agréable.

En plus d'être un projet solo, il est vraiment lo-fi.

Oui. Nous sommes trois sur le disque. Je joue avec un claviériste et un batteur (*respectivement Senne Guns et Laurens Billiet - ndr*). Mais tout ce qu'on entend, à la base, c'est moi. Quand j'ai composé les morceaux, j'ai tout joué, et avec de vrais instruments choisis au préalable, pas des instruments digitaux pour lesquels j'aurais eu des possibilités infinies ou presque. J'ai bien aimé travailler dans ces limites. Quand il fallait choisir un instrument, je regardais autour de moi, je voyais ce que je pouvais trouver, une guitare par exemple, et si elle ne convenait pas, j'essayais celle posée à côté. C'est aussi pratique pour la production, parce qu'on savait dès le départ que l'instrumentarium serait limité. Et puis c'était une manière intéressante d'être créatif.

Comment pourrait-on parler de l'album à quelqu'un qui ne connaît que Balthazar ?

Question difficile... Disons que l'idée de base était d'avoir des chansons mélancoliques mais avec une nuance plus nerveuse à chaque fois.

Au fait, qu'est-ce que Zimmerman a à voir avec Bob Dylan ?

Ça vient d'une chanson de John Lennon, *God*, dans laquelle il dit *I don't believe in Elvis, I don't believe in Zimmerman, I don't believe in Beatles*. Bien sûr, j'ai appris un jour que c'était le vrai nom de Bob Dylan, mais je me suis demandé pourquoi, pour les autres, il utilisait les noms d'artistes et pas pour lui... En tout cas, je ne suis pas super fan de Bob Dylan et donc, ce n'est pas exactement à cause de lui que j'ai choisi ce nom-là.

Et vous avez trouvé la réponse à cette question ?

Non, aucune idée ! Peut-être que Lennon préférerait ce nom-là, je ne sais pas...



Zimmerman
The Afterglow,
Sony

<http://zimmermantheband.com>

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez Lionel Meunier

Fondé en 2004 et découvert par Jérôme Lejeune, Vox Luminis vient de sortir chez Alpha un magnifique album consacré à des cantates de jeunesse de Bach. Lionel Meunier, le directeur artistique de l'ensemble, est un musicien passionné et jusqu'au-boutiste qui réalise ses rêves et carbure à l'adrénaline positive. Après 30 ans de présence du Collegium Vocale au Festival de Saintes, Stephan Maciejewski, le directeur artistique du festival, lui a proposé de prendre en quelque sorte le relais. Explorant jusqu'ici essentiellement les répertoires italien et allemand, l'ensemble belge, qui parcourt le monde, franchit un cap décisif. Celui de la maturité. Aborder Bach, oui, mais pas de manière frontale après toutes ces années de «règne Herreweghe». Vox Luminis n'a pas fini de nous éblouir...

ELSA DE LACERDA



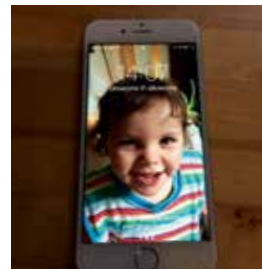
**LE THÉ MARCO-POLO
DE CHEZ MARIAGE-FRÈRES**

Suite à un problème de santé, j'ai dû changer mes habitudes alimentaires. Interdiction, notamment de boire du café. Je me suis mis au thé, un peu à contre-cœur. On me recommandait le thé vert. Je détestais ça. Aujourd'hui, je ne pourrais plus m'en passer. Je travaille dans ma cuisine depuis toujours et le rituel du thé est devenu, avec le temps, intimement lié à ce moment de concentration et d'inspiration. Je bois et je prépare les nouveaux programmes, travaille sur les projets de mon ensemble. Je suis un grand perfectionniste en tout et j'aime « passer outre » les difficultés. Au fond, ces difficultés se sont transformées en plaisir. C'est très comparable à mon travail musical : toujours animé par la passion et la détermination. C'est pareil pour le thé. Ne jamais rien faire à moitié. J'ai ma théière en fonte, l'eau doit être à 60 - 70 degrés. En tournée, j'essaie d'embarquer mon thé. Un moment de bien-être.



**COLLECTION DE BIÈRES
ET DE VERRES À BIÈRE**

Je n'ai pas de maison. Je suis locataire et j'ai donc très peu d'envies matérielles. En arrivant en Belgique, j'ai découvert les bières belges. Et leurs verres. C'est devenu une vraie passion. Parce qu'une bière est bien meilleure dans le verre qui lui est propre ! Pour moi cela représente aussi la convivialité belge. La Belgique accepte les gens comme ils sont. Je suis très grand (2m05) et je sais ce que cela représente d'être différent. Cette tolérance, je l'ai tout de suite sentie à l'IMEP lors de mes études. La guindaille, c'est l'un des premiers « belgicisms » que j'ai appris. Mais je ne travaille jamais en ayant bu ! Comme par hasard, parmi mes bières préférées, celles d'Abbaye, elles me rapprochent sans doute de la musique sacrée. (...) Je me sens chez moi en Belgique. Dans ma cave, j'ai une collection de bières que je partage volontiers avec des amis. C'est un esprit, celui de la simplicité et du plaisir.



L' I-PHONE

Cet objet, il fait tout ! Il a révolutionné notre vie de musicien et changé le monde de la musique. J'ai toujours été passionné de technologie. L'i-phone me permet d'être en contact avec mes proches. Avec les demandes de concerts qui arrivent presque tous les jours, je peux être réactif et répondre à mes agents. Presse générale, presse musicale, mail, appareil photo, GPS, facebook, Calendrier... toutes les applications me sont devenues indispensables. J'ai un rapport un peu ambigu avec cet objet : je ne sais pas vivre sans et en même temps, je me rends compte que, paradoxalement, il nous coupe parfois du monde réel. Nous, chez Vox Luminis, on a connu un monde sans smartphone. On a vécu peu à peu le changement radical des modes de communication. Aujourd'hui, en répétition, en tournée, au moindre moment de temps libre, tout le monde se précipite sur son smartphone. On en rit ! En tournée, aux États-Unis par exemple, on est moins connecté, on passe plus de temps ensemble et cela nous fait beaucoup de bien.

C'était le...

1^{ER} AVRIL 1978

LE COUP DE POMPE : STELLA



Vouloir faire une interview sérieuse des membres de Stella relèverait de l'inconscience pure et aboutirait irrémédiablement à l'internement psychiatrique ou au suicide ! Ça, je le savais. Ce que je ne savais pas, c'est que quiconque tentait de réaliser un article marrant mais informatif sur le même sujet était tout autant voué à la névrose ! Jugez plutôt.

L'INTERVIEWUR NEVROSE, STELLA ELLE EST BONNE (pièce en prose et en 3 actes): la meilleure interview depuis Sunhouse.

ACTE 1. Entrée en scène des 5 acteurs. Ils s'asseyent.
Fond musical : *La cantinière du régiment, allegretto.*

- Le Kamikaze : Pourquoi avoir choisi le nom de Stella ? Que signifie "groupe anti-musical" ?
Joseph Juskievicz : Deux questions à la fois !
Renaud Tostop: On est débordés! Mimi Crofilm: Tiens !? On nous l'avait jamais posée celle-là !
JJ : Ben euh... on passe.

- LK : On ne peut pas passer plus de trois fois ! Que représentent les chiffres cabalistiques que vous révélez sur *Jane Te Crois Plus*, c-à-d 3 8 12 26... 33 3 o brotchnul ?
En choeur : Brotchnul ? Match nul !

- LK : J'ai très distinctement entendu brotchnul, je suis formel !
RT0 (à JJ) : T'avais encore craché dans ton micro !
JJ : Brotchnul ?

- LK : Brotchnul ! Mais explique seulement les chiffres, ça suffira.
JJ (d'un air inspiré): Eh bien, euh... C'est un peu comme Genesis *Foxtrot 666*, nous c'est 555, le signe de la bête.

- LK : A propos de 5, que signifie le titre de *Water Closed 55* ?
RT0: Ça, on l'a jamais su !
MC: *WC 55*, c'est inspiré par TVC 15.
JJ: C'est un type qui veut prendre le tram...
Roland Tidérapant: Et il se trompe de porte ?

JJ: Non, c'est un type qui demande au contrôleur si le tram va jusqu'à la place de Brouckère et le contrôleur répond : "Ouais, c'est 55 ici", hop.

- LK : J'ai découpé la pochette de votre 45 t suivant les pointillés, comme indiqué, (rires) et j'obtiens un ornithorynque en fer blanc à la place d'un puzzle. Qu'est-ce que j'ai gagné ?
RT1 : Une autre pochette.

- LK (à JJ) : Lorsque tu composes un morceau, fais-tu le texte avant la musique, le contraire ou tout le bazar en même temps comme cela semble être le cas ?
RT1 (d'un air recueilli) : Les morceaux élaborés, c'est la musique d'abord.
JJ : Ouais, et les morceaux intellectuels, c'est le texte. Les morceaux intellectuels élaborés on n'en fait plus !

Tueurs De La Lune De Miel, Van Der Brandt Generator...
- LK : Quels sont vos goûts musicaux ?
JJ (lisant les pochettes des 45 t qu'il a sous la main) : Bowie, Patrick Juvet, George Cantournet et son orchestre régional, Stella, Frédéric François avec *Quand vient le soir, on se retrouve...* hélas méconnu ! Ah oui, tantôt, on a écouté Black Sabbath en mangeant des spaghettis !

ACTE 3.

- LK : J'suis déprimé. Qu'avez-vous envie que je vous pose comme question ?
JJ : "Vous n'avez pas envie d'aller boire un godet ? Je l'offre".

- LK : "Je l'offre" est une affirmation, pas une question.
JJ : OK, "Quand est-ce qu'on va boire un godet ? Je l'offre ?"

- LK : Oh noonon !
RT1 : Si on regardait ce qu'ils posent comme questions dans Rock and Folk ?
JJ : Si on faisait une interview, nous, que dirait-on ? Ah, j'ai une bonne question : "Que faites-vous ce soir ?"

- LK : OK, que faites-vous ce soir ?
JJ : On va boire un godet ?

- LK : Tu l'offres ?
JJ : Ouais mais, qui pose les questions ici ?

- LK : A part ça ?
JJ : Ouaisah une bonne blague belge : lorsqu'ils jouent à pile ou face, pourquoi les Belges emploient-ils une pince à épiler et une gomme ? ... Parce que la pince ça est pile et la gomme ça est face... (C'est très amusant - BB)... Une autre : Deux types jouent à la pétanque devant un asile. Il y en a un qui lance sa boule trop fort et elle entre dans la cour de l'asile. Alors...

- LK : Il entre pour la récupérer et le gardien lui demande ce qu'il fait là. Il répond : "Je suis ma boule !" Moi, je sens que je le deviens. Stop !!!

Alain Croix-Hablogieux (de Meaux)

Beaucoup d'actualités pour Jean-Luc Fonck en cette année 2017 ! L'artiste qui, récemment, fêta les 40 ans de Stella, fêtera ses... 60 ans cette année. Il profitera de cette occasion pour y consacrer bien sûr une mini-tournée !

Dans les sorties récentes de l'artiste, on notera son roman (2016) intitulé *Les hommes préfèrent les grottes* ainsi qu'un CD compilé « kids » (oui, oui) : *La ComPile'Poil de Stella* pour les enfants.

Joyeux anniversaire !

Paru dans la revue En attendant (avril 1978)

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés. Toute utilisation ultérieure doit faire l'objet d'une autorisation spécifique de la société de gestion Copiepresse: info@copiepresse.be



UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE

DU DANS LE TEXTE



LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

DEMI-FINALES

MAISON DES MUSIQUES - BRUXELLES - 17 & 18 FÉVRIER 2017

VENEZ DÉCOUVRIR LES 10 CANDIDATS QUI S'AFFRONTENT EN LIVE POUR DÉCROCHER UNE DES QUATRE PLACES POUR LA FINALE AU BOTANIQUE (LE 18 MARS 2017)

INFORMATIONS: +32 2 550 13 20 | INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE

